

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE JUGEMENT ÉQUI-
TABLE DE CHARLES LE
HARDY DERNIER DUC
DE BOURGOGNE

MARESCHAL, ANDRÉ

Tragédie — 1646

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CHARLES	56 répliques
FERDINAND	52 répliques
RODOLFE	45 répliques
MATHILDE	35 répliques
DIONÉE	30 répliques
FRÉDÉGONDE	29 répliques
FRÉDÉRIC	26 répliques
LEOPOLDE	25 répliques
RUTILE	5 répliques
ALBERT	1 répliques

Personnages muets & suite : GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	22
ACTE III	35
ACTE IV	53
ACTE V	69

ACTE I

SCÈNE I

Rodolfe, Mathilde, Ferdinand, Dionée, Frédéric.

(La suite se retire.)

(Frédéric emmène Ferdinand.)

RODOLFE *(après avoir parlé à l'oreille à Frédéric)*

Observez, Frédéric, ce que je viens de dire :
Suivez-le, Ferdinand : et vous, qu'on se retire ;
L'importance du fait n'admet point de suivant,
Et rend presque suspects le jour, l'air, et le vent.
Voyez donc votre Ami, dont la prison m'afflige ;
Qu'il juge à quoi ma charge, à quoi l'État m'oblige :
S'il confesse son crime ; au lieu de le prouver
J'en fais l'excuse au Prince, et prétends le sauver ;
Voyez-le donc, allez : après, qu'on nous l'amène.
Pour parler à Mathilde en la chambre prochaine :
Là vous verrez, Madame, et hors des yeux de tous
Ce trop cher Criminel, ce misérable époux.

5

10

MATHILDE

Seigneur, changez ces noms : son sort est déplorable ;

Mais il n'est ni criminel, ni mari misérable :
Ma vertu lui rendait notre hymen glorieux ; 15
La sienne l'affranchit d'un crime injurieux :
Je l'estime et le nomme, en cette conjoncture,
Un innocent Mari, que charge une imposture.

(Rodolfe lui lit une lettre d'Albert son mari.)

RODOLFE

Vous louez ses vertus, ignorant ses défauts :
Jugez par cet écrit si l'on l'accuse à faux ; 20
Reconnaissez son seing ; voilà son écriture :
Oyez un innocent, que charge une imposture.
À LOUIS, ROI DE FRANCE.
Avance tes exploits ;
Si Liège est impuissante à soutenir ses droits, 25
Si Charles avec toi, malgré toi, l'environne ;
On traite mieux ici l'honneur de ta Couronne ;
LOUIS, force un Vassal qui croit forcer les Rois,
Fais de tous ses États un degré de ton trône,
Viens nous rendre Français ; 30
Maastricht te peut venger de l'affront de Péronne.

(Rodolfe continue.)

ALBERT

Un innocent aurait-il ce dessein ?
Est-ce un traître ? Est-ce Albert ? Et n'est pas son seing ?
Qu'eût fait un Gouverneur, dont on promet la Place ?
Suis-je dedans Maastricht ? Ou si LOUIS m'en chasse ? 35
Charles n'en est-il pas le Maître Souverain ?
Suivrons-nous des Liégeois la révolte et le train ?
Comme ils sont assiégés, presque incertains de vivre,

Leur crime fournit-il un exemple à les suivre ?
Albert nous veut jeter dans un mal si pressant :
Il est pris : suis-je juste ? Ou s'il est innocent ?
Madame, jugez-en, mettez-vous en ma place,
Parlez.

40

MATHILDE

Comment parler ! Si mon sang est de glace ;
Mon coeur tremble d'horreur, et ma langue d'effroi :
Quoi ? Trahir son Pays ? S'entendre avec le Roi ?
Entrer contre son Prince en un parti contraire ?
Albert eut ce dessein ? Albert l'aurait pu faire ?
Non, son seing ; non, mes yeux ; sa vertu vous dément.
Ah ! Seigneur, suspendez un peu ce jugement :
Quels soldats a-t-on vus ni hors ni dans la ville ?

45

50

RODOLFE

LOUIS est devant Liège, en peut fournir dix mille :
Il est perdu, Madame ; il n'y faut plus rêver :
Mais pour l'amour de vous tâchons de le sauver.
Vous savez ma faveur, mon rang auprès du Prince,
Mon pouvoir dans Maastricht, dans toute la Province :
Pour obtenir sa grâce, et gagner votre coeur,
J'emploierai tout, Madame, et pouvoir et faveur ;
Il ne tiendra qu'à vous, secondant mon envie,
Qu'il ne doive à nous deux son salut et sa vie.

55

60

MATHILDE

Il ne tiendra qu'à moi ? Seigneur, que dites-vous ?

RODOLFE

Mais que ne dis-je pas, en sauvant votre époux ?

MATHILDE

Que vous avez un coeur puissant et magnanime.

RODOLFE

Pour épargner ma voix, par l'effet il s'exprime.

MATHILDE

Oui, cet effet me dit quelles sont vos bontés.

65

RODOLFE

Plutôt quels sont mes feux, et quelles vos beautés ;
Que j'honore Mathilde, en un mot que je l'aime :
Entendez mes soupirs ; ils le disent de même.

MATHILDE

J'en ai trop entendu : Rodolfe, où sommes-nous ?

RODOLFE

Sur le point de sauver moi-même, et votre Époux :
Dans un danger mortel exposez l'un et l'autre
Il est mon Criminel, et moi je suis le vôtre ;
Nous méritons la mort tous deux également,
Lui comme un Ennemi, moi comme votre Amant :
Vous gouvernez mon sort ; je fais sa destinée ;
Si vous me condamnez, sa sentence est donnée ;
Vous sauvez ou perdez l'un et l'autre aujourd'hui :

70

75

Conservez-le par moi, conservez-moi par lui :
Je tiens son corps captif ; vous captivez mon âme ;
Ses liens sont de fer, et les miens sont de flamme :
Plus à plaindre que lui dans nos divers liens,
Lorsque je romps ses fers, je redouble les miens.

80

MATHILDE

Qu'ai-je ouï ? Vous m'aimez ? Votre bouche l'exprime ?
Albert, je t'ai perdu ; son amour est ton crime.

RODOLFE

Non ; mais le seul moyen à son salut offert :
Ou je vis par sa vie, ou ma perte le perd :
Choisissez.

85

MATHILDE

Quelle injure à ce choix me convie !
Que je perde l'honneur, ou qu'il perde la vie ?
Ce qui nous ferait vivre est proprement ma mort,
Et sur moi seule enfin doit tomber tout le sort ;
D'un et d'autre côté ce sort me vient poursuivre ;
Si vous vivez, je meurs ; s'il meurt, je ne puis vivre.
Qu'Albert meure pourtant ; je conclus son trépas ;
Sa vie et mon honneur ne se balancent pas :
Lui-même contre lui dans ce choix misérable
M'inspire combien l'un à l'autre est préférable ;
Qu'étant son propre honneur dans le mien confondu,
Si par là je le sauve, il se croit plus perdu :
Un grand coeur souffre moins, quand le sort le surmonte,
À mourir innocent, qu'à vivre dans la honte :
Puis, quand il serait tel que votre amour le rend ;
Pour effacer son crime, en ferai-je un plus grand ?

90

95

100

Non, qu'il meure. Qu'il meure ? Ah ! L'erreur est extrême :
Meurs plutôt, pour sauver ton honneur, et lui-même ; 105
Meurs, sauve les tous deux par un effort puissant :
Quand tu ne seras plus, Albert est innocent ;
Quand tu ne seras plus, ton honneur doit s'accroître ;
Quand tu ne seras plus...

RODOLFE

Moi, je cesserai d'être : 110
Ayez pitié de trois ; par mes vœux enflammés,
Par Albert, par vos soins, et vivez et m'aimez.

MATHILDE

Ce qu'un poignard eût fait, ce mot seul l'effectue :
C'est me prier de vivre, alors que l'on me tue ;
Albert, mes soins, vos vœux ne sauraient m'animer, 115
S'il faut aimer pour vivre, ou vivre pour aimer :
N'en parlons plus, Rodolfe. Et pour votre promesse ;
Laissez-moi voir Albert, Seigneur, ou je vous laisse ;
Je ne demande plus qu'un moment en ce lieu,
Pour sortir de la vie, en lui disant adieu ; 120
Ou tenez-moi parole, ou je vous en dispense.

RODOLFE

D'une faveur si grande est-ce la récompense ?
Vous le verrez pourtant. Frédéric, avancez.
Je vous oblige au point que vous m'en dispensez.

SCÈNE II

Frédéric, Rodolfe, Mathilde, Dionée.

FRÉDÉRIC

Albert est dans la chambre ; il vous attend, Madame.

125

RODOLFE

Allez lui raconter vos rigueurs, et ma flamme.

MATHILDE

Vous pourrez nous ouïr, comme je puis le voir ;
Tous deux sommes ici dessous votre pouvoir.

RODOLFE

Vous pouvez tout, Madame, aux lieux où je vous mène,
Le sortir de prison, et me tirer de peine :
Donnez à mon amour, donnez à son malheur ;
Faisons grâce pour grâce, et faveur pour faveur ;
Telle vous serez, tel vous m'obligez d'être :
N'empêchez pas ma grâce à ce point de paraître.

130

MATHILDE

Ce discours la corrompt, il accroît mon ennui ;
Retranchez-le, ou venez l'achevez devant lui.
Suivez-nous.

135

FRÉDÉRIC

Arrêtez : il ne faut point de suite :
Dans ces lieux de respect l'entrée est interdite.

DIONÉE

Elle me le commande.

140

FRÉDÉRIC

Et je vous le défends.

DIONÉE

Qu'il faut souffrir d'affronts en Cour, et chez les Grands !
Mais Ferdinand revient.

SCÈNE III

Ferdinand, Dionée.

FERDINAND

Sa vertu me console.

Je l'ai vu, Dionée, on m'a tenu parole :

145

Dans les fers sa constance a même des appas ;

Albert est innocent, ou le Ciel ne l'est pas :

Je le maintiendrai tel, et mon sang et ma vie

Soutiendront la Vertu lâchement asservie.

Taisez-vous, mon amour ; taisez-vous, intérêt ;

150

Je ne vous entends point contre un si juste arrêt ;

J'égal à mon amour mon amitié fidèle ;

Albert est innocent, comme Mathilde est belle ;

Et je dois le servir, loin d'en être jaloux,

Et comme un innocent, et comme son Époux ;

155

Albert est innocent ? Arrête, fausse joie ;

Le dois-je souhaiter, encor que je le croie ?

Laissons faire Rodolfe, un Juge, un Souverain ;

Voyons perdre un Rival, sans y mettre la main :
 Lorsque le destin m'offre un espoir légitime 160
 De posséder Mathilde et sans crainte, et sans crime,
 Qu'il semble avoir pitié de mes maux amoureux ;
 Ma pitié pour autrui me rendrait malheureux ?
 J'aimerais, je plaindrais Mathilde, et ce qu'elle aime ;
 Et je n'aurais amour, ni pitié pour moi-même ? 165
 Point : je dois me montrer, mais d'un coeur affermi,
 Et malheureux Amant, et généreux Ami.
 Doux et secret poison d'une âme intéressée,
 Cessez, espoir flatteur, de plaire à ma pensée !
 Ayant aimé Mathilde, et généreusement, 170
 Je n'empêcherais pas son deuil et son tourment ?
 Quoi ? Je lui laisserais ce grand sujet de larmes ?
 Amour propre, intérêt, j'ai dissipé vos charmes :
 Mathilde attend mon aide, Albert est en prison ;
 Servons-la, mon amour ; servons-le, ma raison ; 175
 Comme constant Amant, soyons Ami fidèle.

DIONÉE

Et d'Amants et d'Amis ô le parfait modèle !
 Quoi donc ? Aimer Mathilde ; et sauver son Mari ?

FERDINAND

Quoi ? Ne lui garder pas un objet si chéri ?

DIONÉE

Un trait si généreux mérite qu'on l'admire. 180

FERDINAND

Et qui l'admirerait ? Si j'offense à le dire ?

DIONÉE

Moi ; qui sais vos respects et vos vœux complaisants,
Qui sais de votre amour un secret de six ans ;
À qui, comme en dépôt, vous l'avez confiée ;
Qui vous ai vu l'aimer et Fille, et mariée.

185

FERDINAND

Et qui, sans l'offenser d'un soupir seulement,
Verras durer ma flamme encore au monument :
Que ma discrétion, que mon respect me coûte !
Je m'accuse en secret lorsque ton cœur m'écoute :
Je te l'ai dit pourtant, il est vrai, tu l'as su
Ce feu, qu'autre que toi n'a jamais aperçu,
Ce feu pur qui ne fait ni lueur ni fumée ;
Sans ombre pour l'Ami, sans éclat pour l'Aimée.
Tu sais qu'il emporta ce prix de notre foi,
Pour s'être déclaré seulement devant moi :
Permits que je m'écrie à ton cœur qui m'écoute ;
Que ma discrétion, que mon respect me coûte !

190

195

DIONÉE

Dans un tourment fidèle et des vœux si constants
Vous éclatez en vain, lorsqu'il n'en est plus temps :
Votre discrétion m'a cent fois étonnée ;
Je l'ai toujours chérie, et toujours condamnée :
Et cette amour, si rare en sa perfection,
Je l'appelais respect, plutôt que passion.

200

FERDINAND

Soit passion, respect, soit amour, Dionée ;
On ne verra jamais leur course terminée,

205

J'adore ainsi Mathilde ; et si mon seul penser
S'étendait plus avant, je croirais l'offenser.
Mais qu'est-elle, en ces lieux, et sans toi devenue ?

DIONÉE

Elle est dans une chambre à mes yeux inconnue,
Où Rodolfe a voulu lui-même la mener.

210

FERDINAND

Qu'est-ce que par ces mots tu me fais soupçonner ?

DIONÉE

Et d'où son Lieutenant m'a défendu l'entrée.

FERDINAND

Elle a, devant Albert, sa perte rencontrée.
Je crains tout de Rodolfe ; et n'ai-je pas raison ?
Albert n'est pas près d'elle, Albert est en prison.

215

DIONÉE

Albert est dans la chambre ; ô trop jaloux martyr !
Et Frédéric lui-même ici l'est venue dire.

FERDINAND

Albert n'est point sorti, que mon coeur est blessé !
Et Frédéric lui-même avec lui m'a laissé.
Ah ! Ce rapport est faux ; il m'instruit, et me trouble :
Dionée, on nous trompe ; et ma crainte redouble.
On vient : forçons la chambre ; allons ; suis ma fureur.

220

SCÈNE IV

Rodolfe, Frédégonde.

RODOLFE

Qu'on cherche Frédéric.

FRÉDÉGONDE

Ah ! Mon fils, quelle horreur !

Quel coeur n'auraient touché ses plaintes, ses injures ?

225

RODOLFE

Ses plaintes sont de femme, et ne sont qu'impostures ;

Qui ne peuvent en rien rendre mon nom terni,

Et n'empêcheront pas Albert d'être puni :

C'est là ce grand sujet de troubles et d'alarmes,

Qui fait son désespoir, et qui cause ses larmes :

230

Sur le crime d'Albert, qu'elle veut excuser,

Elle m'en suppose un, pour vous mieux abuser ;

Elle jette des cris ; vous la croyez sans doute :

Mais une Femme parle ; une femme l'écoute :

Je sais quelle est ma charge, au milieu de ce bruit :

235

Le Coupable mourra, peut-être avant la nuit.

FRÉDÉGONDE

Ciel, détourne l'effet de cette prophétie.

Votre vie en serait peut-être raccourcie ;

Si le Coupable meurt, je vous tiens en danger :

Votre crime est couvert sous un crime étranger :

240

Albert est sans offense, et Mathilde offensée.

Je parle, et parle en Mère, à votre âme insensée.

Pour posséder la Femme ; accuser le Mari ?

Ah ! Vous deviez attendre au moins qu'il eût péri :
Mais perdre encore Albert, ayant ravi sa femme ?

245

RODOLFE

Il faut punir le crime.

FRÉDÉGONDE

Et quelle est votre flamme ?
Si les Cieux ont souffert vos coupables desseins,
Craignez Charles, mon Fils ; leur foudre est dans ses mains :
Il vient ; et ce rapport qu'un Cavalier assure
Dans la chambre tantôt m'a fait faire ouverture :
Deux soldats de la garde ont donné cet avis ;
Qu'aussitôt Frédéric par mon ordre a suivis :
Je venais vous le dire, alors qu'entrée à peine
J'ai vu... Mais il revient.

250

255

RODOLFE

Laissons-lui prendre haleine.
Madame, allez sans crainte et sans émotion
Disposer le Château pour sa réception.

SCÈNE V

Rodolfe, Frédéric.

RODOLFE

Charles vient, Frédéric ; a-t-on ouvert la Ville ?

FRÉDÉRIC

Oui, Seigneur ; et je viens d'y recevoir Rutile : 260
Mandé vers son Altesse, en sa commission
Il a suivi votre ordre, et mon instruction ;
Il a montré d'Albert et la lettre et le crime,
Fait naître au coeur du Prince un soupçon légitime ;
Qui pour votre assurance employant ses travaux 265
Suit ici ce courrier avec mille chevaux.
Il vient ; n'en doutez point ; c'est ce qu'il nous rapporte ;
Que nous ont fait savoir deux soldats de la Porte ;
Où Madame a voulu que j'allasse le voir,
Et pour le faire entrer, et pour le mieux savoir. 270
Mais, Seigneur, qu'avez-vous ? Quelle est cette tristesse ?

RODOLFE

Charles vient, Frédéric ; j'admire sa vitesse ;
Sa diligence étonne autant qu'elle surprend ;
Et l'honneur qu'il me fait rend mon trouble plus grand ;
Comment ? Quitter le siège ? Et quitter LOUIS même ? 275
Je le crains d'autant plus qu'il témoigne qu'il m'aime.

FRÉDÉRIC

Ne craignez rien ; suivez vos désirs enflammés :
Tout, tout vous est permis, puisqu'enfin vous aimez ;
Tout crime est beau, qui gagne et donne une Maîtresse.
Admirez, après tout, ma feinte et mon adresse ; 280
Comme j'ai suivi l'ordre, et conduit vos desseins ;
Et fait tomber sans peur la proie entre vos mains :
Par cette invention Mathilde enfin séduite,
Jusque dedans la chambre et par vos mains conduite,
N'y trouvant point Albert qu'elle a cru consoler, 285
Aura trouvé du moins un autre à qui parler.

Qu'avez-vous emporté ?

RODOLFE

Tout ; si l'on veut la croire ;
Mais son opinion fait toute ma victoire :
Crois-la ; j'aurai tout pris : crois-moi ; je n'ai rien eu. 290
Apprends donc un mystère à tes sens inconnu.
Après mille combats, après mille prières,
Pour emporter Mathilde et ses faveurs dernières ;
La voyant endurcie et ferme en ses refus :
Albert paiera pour tout ; vous ne le verrez plus ; 295
Poursuivez, ai-je dit, votre rigueur extrême ;
Vous instruisez la mienne ; et j'en ferai de même ;
Je m'en vais de ce pas percer son traître sein.
Et de fait, je feignais d'aller à ce dessein :
Quand j'ai vu sur mes pas, d'une crainte inouïe, 300
Comme morte tomber Mathilde évanouie :
Son corps était de glace, et son teint sans éclat ;
Et je la trouvais belle encore en cet état ;
Une telle faiblesse invitant à la force,
Cet objet de pitié n'a servi que d'amorce ; 305
Et je voyais combattre en cet étrange sort,
Dessous les mêmes traits, et l'Amour et la Mort :
Mais au point que l'Amour forçant ma retenue
Allait s'en rendre maître...

FRÉDÉRIC

Est-elle revenue ? 310

RODOLFE

Non.

FRÉDÉRIC

Contre un si grand bien qu'est-il donc arrivé ?

RODOLFE

Ma Mère, Frédéric ; elle m'en a privé :

Ah ! Mon malheur est grand, et n'est pas réparable !

À tout autre la chambre était impénétrable :

315

Mes gens forcés d'ouvrir ont cédé par respect.

FRÉDÉRIC

Son ordre, en m'éloignant devait m'être suspect ;

Elle m'a sur ce temps envoyé vers la Porte.

RODOLFE

La honte, le dépit, la colère m'emporte ;

Je querelle et destins, et Cieux, à ce sujet ;

320

Et je ne puis ni voir, ni quitter cet objet.

Par un pieux secours, à quoi le Ciel l'incite,

Ma Mère fait qu'en fin la Morte ressuscite ;

Qui rejetant ses bras, qu'elle croyait les miens,

Au milieu de ses cris la connaît par les siens :

325

Son geste exprime assez, il lui sert de parole ;

L'autre l'entend de même, et sans voix la console :

Tout semble m'accuser, l'état, le lieu, l'endroit :

Frédégonde le craint, et Mathilde le croit ;

Et n'osant s'expliquer par honte et bienséance,

330

Cet entretien muet confirme leur créance ;

Toutes deux font effort de s'entendre à mentir :

Moi, j'aide à ce mensonge, et feins d'y consentir ;

Pour rendre un jour par là Mathilde plus traitable,

Et par un feint plaisir aller au véritable :

335

Ainsi, pour avancer ma propre passion,
Contre elle je me sers de son opinion ;
Je veux par elle abattre et vaincre son courage.

FRÉDÉRIC

Cependant en tous lieux elle porte sa rage ;
Elle a tantôt rempli tout Maastricht de ses cris, 340
Fait émouvoir le Peuple, et gagner les esprits.
Donnons, pour diviser sa fureur et ses armes,
Tout un autre prétexte à ses cris, à ses larmes ;
Faisons mourir Albert : lors on croira, Seigneur,
Qu'elle pleure un Mari, non pas son déshonneur. 345
Dans tout votre dessein sa mort est nécessaire ;
Elle confond Mathilde, elle assure l'affaire ;
Et Charles renvoi'ra, malgré son vain rapport
Et ses pleurs et ses cris, le tout à cette mort ;
Dont la lettre d'Albert après vous justifie. 350

RODOLFE

Ton esprit est adroit ; en lui seul je me fie :
Va doncque, cher Cousin, suis ta propre raison ;
Va, fais mourir Albert dessus l'heure, en prison :
Tandis je vais calmer cette émeute civile,
Recevoir SON ALTESSE au dehors de la Ville ; 355
Et quoique son abord soit contre mon souhait,
Répondre en apparence aux honneurs qu'il me fait.

ACTE II

SCÈNE I

Frédéric, Rutile.

FRÉDÉRIC

Ta diligence est grande, il est vrai ; mais, Rutile,
Sur une fausse alarme elle n'est qu'inutile :
Charles nous a surpris ; nous ne l'attendions point ; 360
Ton ordre et ton envoi n'allaient pas à ce point :
Tu savais le secret ; que tout n'était que feinte ;
Que son abord ici nous tiendrait en contrainte ;
Et que pour perdre Albert, sur un crime inventé,
Son absence plutôt nous prêtait sûreté ; 365
Que nous avons choisi, pour l'arrêter à Liège,
La lettre à LOUIS onze, et le temps de ce siège :
Mais, par des traits si prompts qu'ils semblent inouïs,
Il a quitté le Siège, il a quitté LOUIS :
Son esprit remuant troublera cette affaire. 370

RUTILE

Il n'aura pas le soin ni le temps de le faire ;
Puisqu'il doit être au camp de retour aujourd'hui,
Qu'il aime ainsi Rodolfe, et n'a soin que de lui :
Ne trouvant du péril apparence ni voie,

Ce soin l’a fait venir, un plus grand le renvoie. 375
 À peine dans la nuit au quartier arrivé,
 Sachant que tous veillaient, et le Prince levé,
 J’avance, et vois partout les soldats en attente,
 Mille chevaux rangés en armes vers sa tente :
 Au seul nom de Rodolfe il me tire en secret, 380
 Apprend le fait d’Albert, en montre du regret
 Lit sa lettre en copie ; et dessus ma créance,
 D’un peu de vérité gagnant sa confiance,
 J’ajoute : qu’autrefois domestique d’Albert,
 Un rang plus glorieux à ma fortune offert, 385
 J’avais près de Rodolfe à présent asservie
 Attaché noblement ma fortune, et ma vie :
 Ensuite je lui peins ce mensonge inventé,
 Comme Albert me parla ; comme il m’avait tenté
 Comme, ayant feint d’entrer dedans sa confiance, 390
 J’appris tous ses desseins qu’il mit en évidence ;
 Qu’ayant cru par ses dons tous mes sens éblouis,
 Il m’avait mis en main cette lettre à LOUIS ;
 Que Rodolfe averti m’envoie avec vitesse
 Porter moi-même avis et lettre à SON ALTESSE. 395
 Ce discours concerté semble-t-il si pressant ?

FRÉDÉRIC

Mais Charles est ici ; nous le voulions absent.

RUTILE

Son amour pour Rodolfe en est la seule cause.
 À peine a-t-il ouï tout le fait que j’expose ;
 Que tourné vers les siens il leur fait le signal : 400
 On sonne la trompette, et l’on monte à cheval ;
 Et pour toute réponse, en y montant lui-même :
 Rodolfe, m’a t-il dit, connaîtra si je l’aime ;

Allons le voir. Il marche ; et chacun le suivant,
Il se met à la tête ; et je prends le devant.

405

FRÉDÉRIC

Tu les as prévenus avecque diligence.

RUTILE

Le Prince avec Rodolfe a pris intelligence :
Devant Mathilde et lui, depuis qu'il est venu,
J'ai rapporté le fait, et je l'ai soutenu :
Mais le plus difficile, où la peur me surmonte,
C'est qu'avec Albert même il faut qu'on me confronte :
À quel point de malheur me vois-je destiné,
S'il connaît que la lettre est sur un blanc-signé ?
Où me suis-je plongé ? Quel remords me dévore !
Ne songera-t-il point qu'il m'en restait encore
De ceux, qu'étant à lui, ni remplis ni rendus
J'avais pu faire croire égarés ou perdus.
Me servir de son nom, pour perdre ainsi mon Maître ?
Quel crime ! S'il y pense, oserai-je paraître,
Ah ! C'est toute ma crainte.

410

415

420

FRÉDÉRIC

Ô regrets superflus !
Si tu ne crains qu'Albert, Rutile, ne crains plus :
Il ne te verra point.

RUTILE

Mais Charles...

FRÉDÉRIC

Charles même

425

N'aura pas ce pouvoir, quoiqu'en un rang suprême :

En un mot, il est mort, Albert est dépêché.

RUTILE

Hélas !

FRÉDÉRIC

Ne le plains point, ni son sang épanché ;

Aurais-tu, s'il te sert, regret de le répandre ?

430

Ton crime et nos desseins sont couverts de sa cendre :

Apprends... Mais Charles vient : dessus cette action

Viens recevoir ailleurs nouvelle instruction.

SCÈNE II

Charles, Mathilde, Rodolfe, Ferdinand, Dionée, Léopold, Gardes.

CHARLES

Je garde en mon esprit vos plaintes, et son vice ;

J'ai pitié de vos maux ; je vous rendrai justice.

435

(Elle se lève de genoux.)

MATHILDE

Grand Prince, ah ! Que je crains qu'un excès d'amitié

Ne trahisse en vous-même et justice, et pitié !

Vous haïssez le crime ; ainsi j'ose me plaindre :

Mais vous aimez Rodolfe ; ainsi je dois tout craindre ;

Et son impunité, qui triomphe entre nous, 440
Le tient ferme et hardi, quand je tremble à genoux :
Son amour m'a perdue, et sa faveur m'opprime ;
J'ai son rang à combattre encor plus que son crime :
Mais j'attends de mon Prince un acte solennel,
Qu'il punisse le crime, aimant le Criminel. 445
Voilà ce que le Ciel par ma voix vous demande :
Rodolfe est très puissant ; votre amour est très grande ;
Vos États, sa valeur, sa faveur, votre foi,
Tout parle enfin pour lui ; le Ciel parle pour moi :
Il doit être dans vous, contre une amour extrême, 450
Et plus fort que Rodolfe, et plus fort que vous-même ;
Lui, qui de tant d'États vous a fait Souverain,
Vous regarde aujourd'hui la balance en la main,
Pour faire à l'Univers en ce rang qu'il vous donne
Reluire vos vertus plus que votre Couronne. 455
C'est peu d'être nommé, d'un titre glorieux,
Que le sang vous donna, qui vient de vos Aïeux,
Souverain de Bourgogne et des dix-sept Provinces ;
Ajoutez à ces noms, le plus juste des Princes :
Qu'on vous nomme Hardy parmi les Conquérants ; 460
L'autre nom est de Prince, et convient mieux aux Grands ;
L'un brille dans la paix, l'autre éclate en la guerre :
Mais l'un tend vers le Ciel, et l'autre vers la terre :
Vous avez combattu pour elle tant de fois ;
Combattez pour le Ciel, pour nous, et pour les lois. 465

CHARLES

Quel désordre en mes sens ! Où, flamme contre flamme,
Je ne puis accorder mon coeur avec mon âme ;
Où je sens qu'il me faut, pour me rendre vainqueur,
Combattant contre moi, triompher de mon coeur :
Pourrai-je n'aimer pas Rodolfe que j'estime ? 470

Et pourrai-je l'aimer, s'il est chargé de crime ?
 Mais d'un crime, où le Ciel m'intéresse en effet ?
 Que ferai-je ? Rodolfe : ou plutôt qu'as-tu fait ?
 Te perdre ? Mais souffrir aussi ta violence ?
 C'est trop, amour, c'est trop me tenir en balance ; 475
 Sors enfin de mon coeur, et ce Rodolfe aussi ;
 Il est trop criminel ; traitons-le donc ainsi.
 Quoi ? Qui commet un rapt, contre un traître m'appelle ?
 Quand Rodolfe viole, il m'écrit d'un Rebelle ?
 Et le plus criminel, si j'en crois ma raison, 480
 Écrit, m'appelle, accuse et tient l'autre en prison.
 Non, ce n'est pas la peur d'une Ville surprise
 Qui m'oblige à venir, Albert, ni l'entreprise,
 Ni l'exemple de Liège à nos mutins offert,
 Les soupçons de LOUIS, ni la lettre d'Albert : 485
 Rien ne m'amène ici, que cet amour insigne
 Que j'avais pour Rodolfe ; et je l'en trouve indigne ?
 Et quand j'ai su qu'Albert dressait un attentat,
 J'ai pris soin de Maastricht, plus que de tout l'État ;
 Où j'avais à sauver dans la fureur civile 490
 Un, qui m'était plus cher que l'État ni la Ville.
 Cependant ce Rodolfe ; ah ! Le puis-je nommer ?
 Le puis-je voir encor ? Puis-je encore l'aimer ?
 Ce Monstre de faveur, à mes yeux, se diffame,
 Trouble tout dans Maastricht, trouble tout dans mon âme. 495

RODOLFE

Ah ! Seigneur, permettez dedans mon trouble aussi
 Que je vous interrompe, ou que je meure ici ;
 Souffrez, pour effacer cette affreuse peinture,
 Que je r'entre en ce coeur, où l'on me défigure ;
 Si le soupçon du vice, imposteur si puissant, 500
 M'en chasse Criminel, que j'y r'entre Innocent.

CHARLES

Jamais je n'ai fermé mon coeur à l'innocence :
Parlez avec effet, ainsi que par licence ;
Faites qu'à vos raisons Charles soit obligé,
Qui ne peut être heureux, si vous n'êtes purgé. 505

RODOLFE

Quel procédé jamais s'est vu pareil au nôtre ?
Je vous déclare un crime ; on m'en impute un autre :
Et sans purger Albert du crime déclaré,
Par témoin, par son seing, par sa lettre avéré ; 510
Au lieu d'examiner sa sourde intelligence,
Vous écoutez celui qu'impose la vengeance :
D'un complot, où Maastricht a presque été surpris,
On a lettre, et témoin ; vous écoutez des cris :
Quand il s'agit d'Albert, on parle de sa femme ;
On laisse le Coupable, et moi l'on me diffame ; 515
Dedans le premier crime un nouveau se confond ;
Mais pesez le premier, il détruit le second.

CHARLES

Mais le second plutôt le détruit et l'efface ;
Et quant au procédé, le vôtre le surpasse :
La lettre, et l'attentat dont Albert est noirci 520
Alarment plus l'esprit qu'il ne reste éclairci ;
Y peut-on déchiffrer seulement un Complice,
Appareil, temps, ni lieu, ni forme d'autre indice ?
Il reste à confronter Rutile avec Albert ;
Et nous n'omettrons rien de tout ce qui vous sert : 525
Vous, présentez-les-moi. Mais attendant leur vue,
Faisons que l'autre affaire au fonds nous soit connue.
Que répondez-vous donc à ce crime intenté ?

RODOLFE

Je réponds qu'il est faux, et qu'il est inventé ?
De quoi se plaint Mathilde ? Et quel est donc ce crime ? 530

FERDINAND

Demandez-le à votre âme, où la rage l'imprime,
Votre esprit vicieux ne le peut ignorer ;
Et sa pudique voix n'ose le proférer :
Il est trop messéant en une bouche honnête ;
Sa honte et sa fureur, sans voix, font sa requête : 535
Rien à se diffamer n'a porté son tourment
Qu'un excès de pudeur et de ressentiment ;
Elle souffre, à le dire, une autre violence ;
Le crime est si honteux qu'il oblige au silence,
Veut d'horreur qu'on l'étouffe, au lieu d'être prouvé : 540
Mais songez à l'état où l'on vous a trouvé,
Et Mathilde surtout ; dirai-je en quelle sorte ?
Sans aucun sentiment, pâmée, et comme morte.

RODOLFE

Le crime d'un Mari, la crainte de sa mort :
Sur ses sens avaient fait ce violent effort : 545
Les cris qu'elle a jetés, le crime qu'elle impose
Ont pour fin la vengeance, et n'ont point d'autre cause ;
Pour faire soulever le Peuple contre nous,
Et peut-être achevé les desseins d'un Époux ;
Dont ces cris m'ont encor fait hâter le supplice, 550
Par une prompte mort prévenant sa Complice ;
Ce coup prompt, mais d'État, nécessaire rendu
L'oblige de me perdre, après Albert perdu.

MATHILDE

Albert perdu ! Qu'entends-je ? Et que vient-il de dire ?
Quoi donc ? Serait-il mort ? Ah ! De crainte j'expire : 555
Ce coup prompt, nécessaire aussi peu qu'attendu
Me frappe au coeur ; me perd après Albert perdu :
Monstre sorti d'Enfer, ravisseur, homicide,
Achève ici ce coup, achève-le, perfide ;
Sois-moi doux par fureur, et cruel par pitié ; 560
Joins la femme au Mari, l'une à l'autre moitié.
Mais le Ciel vient m'aider, non le bras qui me blesse,
Et pour un coup mortel se sert de ma faiblesse ;
Je meurs.

DIONÉE

Elle se pâme ; et perd le sentiment : 565
Madame !

(Les Gardes l'emmènent et puis reviennent.)

CHARLES

Qu'on l'emmène en mon appartement.

SCÈNE III

Ferdinand, Rodolfe, Charles, Léopolde.

FERDINAND

Ô Mari malheureux ! Plus malheureuse Femme !
Sa mort, et ta douleur me percent jusqu'à l'âme :
Quoi donc ? Albert est mort ? Et par ta cruauté 570

Tu viens de nous ravir encor cette Beauté ?
 Ta voix, comme ta main, en meurtres est féconde ;
 Le récit d'une mort en cause une seconde ;
 Barbare, dont le coeur dans le vice abattu
 N'a pu souffrir ici l'une et l'autre vertu : 575
 Assassin de l'honneur, Bourreau de l'innocence !
 Ne vous offensez pas, Seigneur, si je l'offense ;
 Souffrez que ce reproche et mon ressentiment
 Soient ici devant vous son premier châtiment,
 Que mettant sa faveur et son orgueil en poudre 580
 Mon dépit soit l'éclair qui prévient votre foudre,
 Que mon courroux confonde un traître à votre aspect.

RODOLFE

Ou montre un insolent, qui sort de tout respect :
 Nous sommes, Ferdinand ; (c'est là tout mon refuge ;)
 Devant un si grand Maître. 585

FERDINAND

Et devant votre Juge ;
 Qui voit la différence entre deux Ennemis :
 J'accuse un double crime ; et vous l'avez commis,
 Commis l'assassinat, commis la violence :
 C'est sortir du respect, tomber dans l'insolence. 590
 Je laisse à part le rapt et ce honteux larcin ;
 Et ne te poursuis plus que comme un Assassin :
 Nous enlever Albert par un secret supplice,
 En prison, sans l'ouïr, sans forme de justice ?
 Le Prince étant si proche, et toutefois absent. 595

CHARLES

Comment ? Perdre un tel homme, et peut-être innocent ?

Quoi ? Sans lui confronter sa lettre, et Rutile ?
Sans attendre de plus son retour en la Ville ?
En matière d'État, où l'on mêle LOUIS ?
Les Complices ainsi seront évanouis.

600

RODOLFE

Aux plus âpres tourments préférant ses Complices
Albert, sans les nommer, est mort dans les supplices.

FERDINAND

Arrête ; ne perds pas et mémoire, et raison :
Sans nul apprêt de gêne, il est mort en prison ;
Peu devant je l'ai vu ; toi, vois ton imposture ;
Que c'est après la mort le mettre à la torture.

605

RODOLFE

N'ayant pu par sa voix rien tirer de son sein,
Par une prompte mort j'ai puni son dessein ;
Tant pour le prévenir, que ses Complices mêmes,
Que Mathilde enflammait avec des cris extrêmes.
Vous avez vu le Peuple encore ému du bruit ;
Que votre seul respect a si soudain détruit,
Qu'il semble que le Ciel, d'une secrète adresse,
Ici comme au secours ait conduit Votre ALTESSE :
Pour contenir Maastricht, prêt à se soulever,
J'ai fait mourir Albert ; on voulait le sauver :
Et cette mort si prompte et si peu méditée
Portait à ces excès une femme irritée ;
Sans voir qu'un Peuple ému, ces cris, et ces excès,
Même après Albert, mort lui faisaient son procès.

610

615

620

FERDINAND

Même après Albert mort ? Ah ! Tu te vas confondre ;
Pense à ce que tu dis, que viens-tu de répondre ?
Ton jugement s'égare, et tu fais un faux pas :
Pleurait-elle une mort, qu'elle ne savait pas ?
Qui tantôt l'a surprise et montrée ignorante ?
Sa pâmoison en est une preuve apparente.

625

CHARLES

Cette mort ignorée, et que tu nous décris,
Portait doncque Mathilde à ces pleurs, à ces cris :
Et pour les empêcher, si nous te voulons croire,
Tu fais mourir Albert : parle avec ta mémoire,
Accorde ta parole, et ne te démens pas :
Donc Mathilde criait, même avant ce trépas :
Mais comment se peut-il ? Et qu'une même chose
Soit dans un même temps et l'effet, et la cause ?
Les cris causent la mort, la mort cause les cris :
Connais cette imposture, et reprends tes esprits.

630

635

FERDINAND

Pour empêcher ces cris, tu punis le Rebelle :
Mathilde criait donc ; et pourquoi criait-elle ?

RODOLFE (*y rêvant*)

C'était...

CHARLES

N'achève pas ce faux raisonnement :
Je parlerai pour toi dans ton étonnement ;

640

Le Ciel m'ouvrant l'esprit y répand sa lumière.
C'était pour repousser son injure première,
Pour venger son honneur, que ton crime a ravi ;
Et que la mort d'Albert de bien près a suivi, 645
Coupable seulement pour contenter ta flamme,
Et coupable d'avoir une trop belle femme :
J'apprends, comme du Ciel, de ta confusion,
Que l'innocent n'est mort qu'à cette occasion.
Quel trouble dans mon coeur cause ton insolence ! 650
Albert, Mathilde, et moi, souffrons ta violence :
Plus qu'on ne dit coupable, et plus que tu ne crois,
De deux crimes atteint, je te charge de trois :
Albert assassiné, Mathilde violée
Aux deux crimes ont joint mon amour immolée ; 655
J'ajoute à cette amour que je ne puis bannir
Les tourments que j'aurai moi-même à te punir :
Oui, cette violence en moi seul est étrange :
Deux offenses ici paraissent ; on les venge :
Mais qui punit le crime, et qui doit les venger 660
Souffre pour le Coupable, avant que le juger ;
Aimant le Criminel autant que sa personne
Le Juge souffrira la peine qu'il ordonne.
N'importe ; il faut punir et Rodolfe, et mon Coeur,
Traiter ces Criminels tous deux à la rigueur ; 665
Lui, d'avoir à son vice immolé deux victimes ;
Mon coeur, d'avoir aimé le sien si plein de crimes.
L'amour m'arrête encore, et me dit ; pardonnons :
Mais le Ciel dit ; Condamne. Il le faut ; condamnons.
Léopolde, menez... mener celui que j'aime ? 670
Oui, menez dans la Tour et Rutile, et lui-même ;
Qu'on l'ôte. Allons, mon coeur, pour la dernière fois
Soupirer pour celui que condamne ma voix.

ACTE III

SCÈNE I

Frédégonde, Charles, Mathilde, Ferdinand, Léopolde, Dionée.

FRÉDÉGONDE

Prosternée à vos pieds, dans ce devoir rangée,
Daignez, grand Prince, ouïr une Mère affligée ; 675
Qui ne vient point ici par des tons languissants
Attendrir votre coeur, et corrompre vos sens ;
Rodolfe a trop failli, sa peine est légitime ;
Et moi-même pour lui je confesse son crime :
Cesse toute autre preuve, il n'en est pas besoin ; 680
Pourrait-il le nier ? Sa mère en est témoin.
Mathilde au triste état où je la vit réduite
Reconnut ma douleur, ma pitié, ma conduite ;
Sait qu'en sa pâmoison, par tout ce que je fis,
Je lui servis de Mère, et renonçai mon Fils ; 685
Que je fus son secours en ce crime effroyable ;
Qu'autant qu'il fut cruel je lui fus pitoyable ;
Que morte entre mes bras, qui furent son appui,
Par ma charité seule elle vit aujourd'hui.
Elle poursuit mon Fils ; ingrate et juste envie ! 690
Aura-t-elle sa mort ? Elle me doit la vie :
Vois notre sort, Mathilde, et par de justes lois
Ce qu'on doit à Rodolfe, et ce que tu me dois :

S'il faut que l'on te venge, et qu'on me satisfasse,
Il mérite la mort, je mérite sa grâce :
Considérez la Mère, en punissant le Fils ;
Ce que je fais, Seigneur ; et vous, ce que je fis.

695

CHARLES

Ah ! C'est trop ; levez-vous.

MATHILDE

Que faites-vous, Madame ?

FRÉDÉGONDE

Je fais renaître un Fils, déjà mort dans votre âme ;
Je répare son crime, et votre honneur blessé ;
Et tâchant d'apaiser le Prince intéressé ;
Pour retenir le bras sous qui déjà je tremble,
Je satisfais le Juge et la Partie ensemble.

700

CHARLES

En l'état où vous met son crime, et votre ennui,
C'est trop pour vous, Madame, et c'est trop peu pour lui.

705

MATHILDE

Implorer ma pitié, me plaindre en ma misère
C'est flatter ma douleur, non pas me satisfaire ;
Il s'agit de vengeance, et de punitions,
De supplices, de mort, non de soumissions.
Dans le crime d'un Fils si vous fûtes pieuse,
Que vous dois-je, après tout, qu'une vie odieuse ?
Je vous dois pleurs, soupirs, cris, gémissements ;
Je vous dois... Que vous dois-je ? Enfin tous mes tourments :

710

Je m'écrie à tous coups, honteuse et désolée ; 715
 Ah ! Rendez-moi la mort que vous m'avez volée,
 Rendez-moi par pitié celle qui fut mon bien ;
 J'aurai la paix des sens, et ne vous devrai rien :
 Oui, la mort en effet m'était lors favorable,
 Une grâce du Ciel à mes yeux exorable ; 720
 Par un cruel office on me vint secourir
 Lorsqu'il m'était honnête et plus doux de mourir :
 Que dis-je ? J'étais morte ; et l'on me rend la vie,
 Pour la voir de malheurs et de honte suivie :
 Que ce trait de pitié fut cruel à mon coeur, 725
 Qui me rendit les sens, ayant perdu l'honneur !
 Puisque ce mal pourtant croît plus on le raconte,
 Je n'ose rafraîchir ce crime ni ma honte :
 Mais d'autres intérêts m'arment pour d'autres coups :
 Je donne mon honneur ; rendez-moi mon Époux ; 730
 Son trépas, de Rodolfe est le dernier ouvrage ;
 Si l'on pardonne au vice, il faut punir la rage ;
 Que qui dût à l'honneur paye à l'assassinat.

FRÉDÉGONDE

Dans un crime eût-on cru qu'un autre s'enchaînât ?
 Quand je parle pour l'un, l'autre me vient surprendre : 735
 Lequel dois-je laisser ? Lequel dois-je défendre ?
 L'un ou l'autre le perd ; et dans ce choix douteux,
 Confondant mon esprit ils me perdent tous deux.
 Seigneur, si vous l'aimez, si ma Soeur fut aimée...
 Ah ! Pardonnez ce mot à mon âme alarmée ; 740
 Pensez qu'il est mon Fils : hélas ! Dirai-je plus.
 Il est... Lisez le reste en mon esprit confus.

CHARLES

Son crime confond tout, et raison, et prière :

Qu'il cesse d'être Fils ; ou cessez d'être Mère.

FRÉDÉGONDE

Si je cessais de l'être ; ah ! Sachant ce qu'il est, 745
Vous en auriez pitié. Mais ce mot vous déplait,
Et peut-être ma voix, peut-être mon visage :
Taisons-nous donc ; mes pleurs, dites-en davantage.

CHARLES

Que sa voix, que ses yeux ont de force sur moi !
Quoi ? Mon coeur, tu te rends ? Des pleurs te font la loi ? 750
Non ; domptons ma douleur, forçons cette tendresse,
Et sortons du combat par force, ou par adresse :
Ah ! Contre tant de traits je me sens rassurer :
Suivons l'ordre du Ciel qu'il semble m'inspirer ;
Mon esprit en reçoit des lumières nouvelles 755
Qui pourront accorder ma Justice avec elles.

FRÉDÉGONDE

Considérez mes maux.

CHARLES

Je les vois, je les sens.

MATHILDE

Vengez les miens.

CHARLES

Vengeons les Morts, les Innocents. 760

FRÉDÉGONDE

Rodolfe mourrait-il ?

CHARLES

Je veux, il faut qu'il vive.

MATHILDE

Mais las ! Albert est mort.

CHARLES

Il faut donc qu'il le suive.

FRÉDÉGONDE

Que m'avez-vous promis ? Tirez-nous de souci.

765

CHARLES

Je vous obligerai.

MATHILDE

Juste Ciel !

CHARLES

Vous aussi.

MATHILDE

Obliger l'une et l'autre, en un dessein contraire,
Sur des vœux différents ? Hé ! Qui pourrait le faire ?

770

CHARLES

Celui que dans vos vœux vous avez réclamé ;
Le Ciel ; et mon esprit, par lui-même enflammé :
Vous devez de tous deux respecter l'ordonnance.

MATHILDE

Admirer la Justice.

FRÉDÉGONDE

Admirer la Clémence.

775

CHARLES

Dans un partage égal, mon esprit combattu
Suivra pour vos désirs l'une et l'Autre Vertu.
L'offense de Rodolfe en deux chefs est très grande ;
Il a ravi l'honneur : j'ordonne qu'il le rende,
Qu'à Mathilde, d'Albert il répare le sort,
Envers celle qui vit, l'outrage fait au Mort :
Comme il doit satisfaire encore à ma Justice ;
Je réserve à mes droits la grâce, ou le supplice.

780

MATHILDE

Faites donc réparer par un si juste Arrêt
Et la perte d'Albert, et mon propre intérêt ;
Donnez tête pour tête.

785

CHARLES

Et bien, je vous le donne :
Il faut qu'il vous épouse : et c'est ce que j'ordonne.

MATHILDE

Qu'il m'épouse ? Un, qui tient mon honneur asservi ?

CHARLES

Oui, pour vous rendre enfin ce qu'il vous a ravi.

790

MATHILDE

Lui ? L'assassin d'Albert ? La faveur qui m'opprime
Rend l'horreur de l'Arrêt plus grande que du crime :
Qu'il m'épouse ?

CHARLES

Il le faut : Sa personne et ses biens,
Sa grandeur, son pouvoir, le rang où je le tiens
Se pourront mesurer à votre double perte,
En la mort d'un Époux en votre honneur soufferte.

795

FERDINAND

Sa tête est le seul bien qui répond à ses vœux.

CHARLES

Je prétends l'obliger : après tout, Je le veux.

FRÉDÉGONDE

Vous voulez donc aussi ma vie en sacrifice :
Bientôt mon désespoir vous rendra cet office.

800

FERDINAND

Pour grâce, accordez-lui la liberté des pleurs ;
Et quelque temps au moins à plaindre ses malheurs.

MATHILDE

Je veux qu'on les marie à présent, et sur l'heure :
Son honneur plus languit, plus de temps elle pleure, 805
Je tarde à le lui rendre, et c'est trop qu'un moment ;
Je crois plus l'obliger, plus je vais promptement ;
Moins j'attends, moins de temps elle est déshonorée ;
Et c'est une faveur, qui dût être implorée.
Je veux que tout assiste, et la Ville, et ma Cour, 810
À la cérémonie aux pompes de ce jour ;
Que le Contrat tandis se minute et se dresse,
Avecque cette clause et cette charge expresse
Que le bien en commun reste au dernier vivant.

FRÉDÉGONDE

Du moins la dot est belle. 815

FERDINAND

Et l'arrêt décevant.

MATHILDE

Rodolfe l'aura tout, son crime est profitable ;
Et ma mort va conclure un Arrêt équitable.
Ferdinand, à ce coup il me faut secourir ;
Faites-le révoquer, ou je m'en vais mourir. 820

FERDINAND

Ah ! Madame... Elle part ; son désespoir l'emporte.

CHARLES

Vous aurez votre Fils : Léopolde, qu'il sorte :
Écoutez.

FRÉDÉGONDE

Quelle grâce ! Où je l'espérais moins.

(Frédégonde s'en va avec Léopolde, pour tirer Rodolfe de prison.)

CHARLES

Disposez tout, Madame, et secondez mes soins.

825

SCÈNE II

Ferdinand, Charles.

FERDINAND

L'une est au désespoir, lorsque l'autre est contente.
Que cet Arrêt, Seigneur, remplit mal notre attente !
Il punit l'Innocence, et semble l'étouffer,
Pour faire avec éclat deux crimes triompher :
Dans le sang la Justice, et Mathilde se noie ;
Le Coupable est puni seulement par la joie ;
L'assassinat d'Albert, loin d'être réparé,
Met encore en son lit qui l'a déshonoré,
Ô Ciel ! Qui l'aurait cru ?

830

CHARLES

Comme vous j'en soupire : 835
Mais ce Ciel invoqué l'approuve, et me l'inspire.

FERDINAND

Si vous sentez au coeur un secret mouvement,
Le Ciel ne le sait pas ; c'est l'amour seulement :
Rodolfe et sa faveur ont votre âme séduite,
Lui font creuser le gouffre où Mathilde est réduite : 840
Voulez-vous l'enrichir d'un funeste présent ?
Que le bourreau d'Albert triomphe en l'épousant ?
Que dira l'Univers, qui vous croit équitable,
D'un JUGEMENT cruel, horrible, épouvantable.

CHARLES

Que direz-vous plutôt, si mon intégrité 845
Par lui me dresse un Temple à la postérité ?
Si l'Univers un jour, si même les Théâtres
Doivent de ma Justice être les Idolâtres ?
Apprenez qu'elle seule a régné dans mon coeur,
A tout fait pour Mathilde, et rien pour la faveur : 850
Vous l'accusez tous deux : pour punir ce blasphème,
Oui, vous l'admirez, et Mathilde, et vous-même.
Pour rendre cependant cet Hymen accompli,
Pour voir l'Arrêt du Ciel, pour voir le mien rempli ;
Vous, qui servez Mathilde et sentez son outrage, 855
Allez à cet Hymen disposer son courage.

FERDINAND

Moi ? Seigneur : ah ! Plutôt ordonnez-moi la mort.

CHARLES

Vous seul sur son esprit ferez ce grand effort.

FERDINAND

Non, de tous les Mortels j'en suis le moins capable.

CHARLES

Et, n'obéissant pas, aussi le plus coupable.

860

FERDINAND

Je la respecte trop.

CHARLES

Votre Prince trop peu :
Mais sachez, Ferdinand, qu'on perd tout à ce jeu.

FERDINAND

En vous obéissant je perdrais plus encore.

CHARLES

Je soupçonne à ces mots le mal qui le dévore ;
Il l'aime. Enfin, c'est trop : n'aimez-vous pas son bien ?

865

FERDINAND

Plus que ma propre vie, et bien plus que le mien.

CHARLES

Doncques obligez l'une, et n'offensez pas l'autre.

FERDINAND

Son intérêt me lie.

CHARLES

Ah ! C'est plutôt le vôtre : 870
Ces feux, que le respect cache, et montre allumés,
À me désobéir font voir que vous l'aimez :
Mais, sans examiner les secrets de mon âme,
À ce commandement immolez votre flamme ;
Servez-moi, servez-la, même en vous trahissant ; 875
Contre vos intérêts, qu'un coeur obéissant,
Au moins lorsqu'il la perd, se montre digne d'elle.
Voyons Rutile ; allons ; autre affaire m'appelle.

SCÈNE III

FERDINAND *(seul)*

Ah ! Quel commandement ! Qu'il est rude et puissant !
Servez-moi, servez-la, même en vous trahissant ; 880
Je suivrais cette loi dans sa rigueur extrême,
Si je ne trahissais en cela que moi-même ;
Si je ne trahissais Albert, et son malheur ;
Si je ne trahissais Mathilde, et sa douleur.
Charles l'ordonne : ô sort ! Que faut-il que je fasse ? 885
Obéir. Contre moi ? Contre eux ? Mais il menace ;
Je perdrai tout. Perdons ; mourons ; mon coeur est prêt ;
L'intérêt de Mathilde est mon seul intérêt :
Quoi ? Moi-même en son sein mettre un qui la diffame ?
Charles me le commande, et Charles sait ma flamme. 890
Donc, je dois la gagner ? L'offrir au suborneur ?
En faire un sacrifice offert à son honneur ?

Honneur, victoire ensemble et le prix d'un Barbare ;
 Honneur, qu'un crime perd, et qu'un plus grand répare !
 Ici l'amour fera ce que l'amour défend.
 Souffre, languis, Vertu ; le vice est triomphant :
 Triomphe donc, Rodolfe, aux dépends de ma flamme.
 Voici ce digne Époux : allons quérir sa Femme.

895

SCÈNE IV

Léopolde, Gardes, Rodolphe, Frédégonde.

LÉOPOLDE (*après qu'un de ses Gardes lui a parlé à l'oreille*)

Que veut de moi le Prince, et ce commandement ?
 Je reviens sur mes pas, attendez un moment ;
 C'est quelque ordre qui presse, et qu'il me faut apprendre.
 Vous pourrez avec eux, Gardes, aussi m'attendre.

900

FRÉDÉGONDE

Puisque de votre Hymen les apprêts sont si courts ;
 Prenons ce temps, Rodolfe ; achevons nos discours.

RODOLFE

Pour me persuader n'usez plus d'artifice :
 Mon crime heureux me rend un favorable office ;
 Il me donne à Mathilde ; et sa possession,
 Qui devrait être un prix, est ma punition ;
 Contre toute apparence, et les lois qu'on supprime,
 La faveur n'a jamais mieux couronné le crime :
 Ne le dites plus, ni toutes ces raisons
 Qui font l'hymen égal d'inégales Maisons :
 Madame, je les sais ; mais je sais mieux encore

905

910

Combien vaut cet Hymen, par un point qu'on ignore.
Malgré tous mes efforts, et son opinion, 915
Mathilde toute pure entre en cette union ;
Son honneur est entier ; et dans cette occurrence,
Si l'hymen le lui rend, ce n'est qu'en apparence ;
Votre abord empêchant mon crime, et son malheur,
A laissé de ce rapt seulement la couleur ; 920
Le Ciel, qui regarda sa vertu dans mon crime,
En détourna l'effet, qui devient légitime,
Et m'ôtant un trésor qu'il me voulait céder
Me le fit perdre alors pour le mieux posséder.

FRÉDÉGONDE

Quoi ? Mathilde est sans tache ? Elle est pure ? 925

RODOLFE

Oui, Madame ;
Autant que du Soleil la lumière et la flamme.

FRÉDÉGONDE

J'admire les destins, et le soin qu'ils ont eu :
Quoi ? Sans elle le Ciel a gardé sa vertu ?
Sauvé sa pureté, sauvé son innocence ? 930

RODOLFE

Contre moi, dans mes bras, et contre sa créance.

FRÉDÉGONDE

Contre la mienne aussi, contre la foi des yeux :
Donc l'honneur de Mathilde est l'ouvrage des Cieux !
Leur grâce, leur pouvoir paraît visible en elle.

Mais que n'a point commis mon amour maternelle ? 935
 J'ai confessé ton crime ; et le Ciel par ce soin
 A rendu contre toi ta Mère faux témoin :
 Pour éclaircir l'erreur dans l'erreur je me plonge ;
 La vérité parlant proférait un mensonge ;
 Et t'offensant par où j'ai cru te conserver, 940
 J'ai failli de te perdre, afin de te sauver.
 Mais ma confession fausse autant qu'ingénue,
 Par le mensonge même, a ta grâce obtenue ;
 Par mes pleurs attendri, par ton crime trompé
 Charles levait le bras, mais il n'a pas frappé. 945

RODOLFE

Que j'aime son erreur, et le noeud qui m'engage !
 Puisque ce crime feint cause ce mariage,
 Que Mathilde par là croit son honneur rendu ;
 Que de grâce me vient d'un crime prétendu !
 Ma feinte à cet effet fut bien prise, et couverte ; 950
 Et je dois mon salut à mon crime, à ma perte :
 Faux crime, douce erreur, d'où mes biens sont causés,
 Tiens-moi toujours coupable, eux toujours abusés.

SCÈNE V

Rodolphe, Léopolde, Gardes, Frédégonde.

RODOLFE

Léopolde, irons-nous où le Prince m'appelle ?

LÉOPOLDE

Il vous attend, Seigneur, lui-même en la Chapelle ; 955

Où brille autour de lui tout Maastricht assemblé ;
Tout le Château, de Peuple, et de joie est comblé ;
Les Dames et la Cour, avec cérémonie,
Sont là pour voir Mathilde avecque vous unie,
Qui pleure dans la joie elle seule entre tous ;
Ferdinand la conduit ; et l'on attend que vous,
Pour voir l'heureuse fin d'un effet si tragique ;
Mathilde et lui dehors, l'allégresse est publique.

960

RODOLFE

Le Prince ?

LÉOPOLDE

À l'augmenter se porte avec ardeur ;
Et pour marquer ce jour, comme votre Grandeur,
Afin qu'à son accueil la pompe soit égale,
Il a fait préparer le Théâtre, et la salle.

965

RODOLFE

Qu'aurait-on de nouveau, pour y représenter ?

FRÉDÉRIC

Qu'a pu pour ses plaisirs le théâtre inventer ?
Un Ballet ?

970

LÉOPOLDE

Non ; plutôt c'est une tragédie.

RODOLFE

La pièce ?

LÉOPOLDE

On la prépare ; elle est grande, et hardie.

RODOLFE

Les acteurs, qui sont-ils ?

975

LÉOPOLDE

Moi, d'autres à leur tour ;

Ce seront en un mot, les plus grands de la Cour.

RODOLFE

Elle est sue ?

LÉOPOLDE

Assez mal ; on l'étudie encore ;

Et tel y doit jouer un rôle qu'il ignore.

980

RODOLFE

Le vôtre ?

LÉOPOLDE

Je le sais ; mais on m'a fort aidé :

Pour mieux m'instruire encor Charles m'avait mandé :

Pour renforcer la fin, la remplir davantage,

Il y veut ajouter encore un personnage.

985

RODOLFE

Son nom ?

LÉOPOLDE

Ne se dit pas : c'est assez qu'entre nous
Vous sachiez qu'il doit faire une Scène avec vous.

RODOLFE

Une scène avec moi ?

LÉOPOLDE

Mais la plus importante :
C'est pourquoi dépêchons ; le Prince est en attente ;
C'est trop tarder ; il presse ; et mon ordre est exprès ;
Afin d'aller à l'autre, et d'y vaquer après.

990

FRÉDÉGONDE

Mes larmes ont enfin dissipé le nuage :
Allons donc terminer cet heureux mariage.

995

RODOLFE

Allons, heureux amant, jouir avec transport,
D'un don de la faveur, de mon Prince, du sort.

ACTE IV

SCÈNE I

Frédéric, Léopolde, Gardes.

FRÉDÉRIC

Rutile m'a trahi ? Quoi ? Ce lâche, ce traître ?
Funeste à qui s'en sert, et funeste à son Maître ?
Qu'un gain léger invite à quitter le premier, 1000
Et qu'une lâche peur fait trahir le dernier ?
Ce perfide, joignant ses intérêts aux nôtres,
Semble s'être accusé, pour en accuser d'autres ;
Ce lâche, en périssant, cherche avec qui périr ;
Il s'expose à la mort, de crainte de mourir ; 1005
Il se feint vertueux par un coup de faiblesse,
Fait passer pour remords la crainte qui le blesse,
Se trahit pour nous perdre, et sa confession
Pour le sauver affecte une punition :
Nous a-t-il bien osé dresser cette partie ? 1010
L'Imposteur !

LÉOPOLDE

SON ALTESSE est de tout avertie ;
Et l'un et l'autre crime enfin est déclaré ;
Rodolfe confondu l'a tantôt réparé :

Que voudriez-vous nier ? Ce soin est inutile ; 1015
L'un est su par sa Mère, et l'autre par Rutile :
Il a tout découvert ; ses regrets, ses remords
Lui faisant sans mourir endurer mille morts,
On eût dit avec lui la Vertu criminelle,
Qu'un crime l'imitait, ou se changeait en elle ; 1020
Qu'elle se condamnant par un effort pieux,
Et parlait par sa bouche, et pleurait par ses yeux :
Le Prince aussi touché de pitié de sa peine,
Qui voit qu'en ce remords toute autre serait vaine,
Au crime mesurant l'excès du châtiment 1025
Console le Coupable, et flatte son tourment ;
Par un trait de douceur se montrant plus sévère,
Il l'abandonne enfin à sa propre misère :
Rutile, devenu son Juge et son Bourreau,
Rentre dedans la Tour, et meurt sur le carreau, 1030
Étouffé de sanglots et noyé dans ses larmes ;
Laissant, comble d'horreur, sa mort pleine de charmes.
Jugez si son remords par vous seul soupçonné
Attendait le pardon qu'il ne s'est pas donné ;
S'il chercha par dessein sa grâce dans la vôtre ; 1035
Si la peur le jeta dessous l'appui d'un autre ;
Si mourant de regrets, de remords combattu,
Sa mort est un effet de crainte, ou de vertu.

FRÉDÉRIC

C'est un effet d'un coeur lâche et plein d'artifice,
Que la douleur saisit et la peur du supplice. 1040

LÉOPOLDE

Le Prince contre lui n'en a point ordonné :
Il s'est trouvé puni, mais non pas condamné.

FRÉDÉRIC

Assez est condamné qui se punit soi-même.

LÉOPOLDE

Sans attendre autre arrêt faites-en donc de même :
Votre tête est en butte à de plus rudes coups ; 1045
La foudre ne peut plus tomber que dessus vous ;
Charles la tient en main, déjà son bras s'apprête ;
Et je vois sur vous seul fondre cette tempête :
Rodolfe en sa clémence a trouvé son appui ;
Et vous devez payer pour Rutile et pour lui. 1050

FRÉDÉRIC

Si Rodolfe est sauvé ; fonde cette tempête :
Vous avez mon épée ; allons donner ma tête :
Je ne résiste plus, je confesse plus qu'eux ;
Je suis le Criminel, et pai'rai pour tous deux :
Mon esprit en desseins, comme en vices, fertile 1055
A corrompu Rodolfe, a suborné Rutile ;
Et ce cruel esprit, cet esprit de fureur
A fait mourir Albert, et rempli tout d'horreur :
La voilà, cette main, dedans son sang trempée :
Par qui fut sourdement la Victime frappée ; 1060
La main suivit l'esprit ; l'Enfer les suscita ;
L'un donna le conseil, l'autre l'exécuta.
Est-ce assez pour mourir ? Mon crime est exemplaire.
Rodolfe n'a rien fait que de me laisser faire ;
Je lui rends, comme à moi, justice en confessant ; 1065
Et je suis Criminel, comme il est Innocent :
Sa plus haute Innocence est pourtant ignorée :
Mathilde faussement se croit déshonorée,
Se tient perdue à tort, lui coupable en soupçon ;

Et Charles est trompé d'une et d'autre façon.

1070

LÉOPOLDE

Ô Ciel ! Que dites-vous ?

FRÉDÉRIC

Une chose assurée.

LÉOPOLDE

L'offense l'est bien plus, par sa Mère avérée ;
Frédégonde elle-même a confessé le fait.

FRÉDÉRIC

Frédégonde a plus dit, et cru plus qu'il n'a fait :
Tous deux, pour le vrai, n'ont pris que l'apparence ;
Et Rodolfe à dessein nourrit leur ignorance.

1075

LÉOPOLDE

Ignorance pourtant, dont l'hymen est le fruit ;
Il suppose le crime, et le paye, et le suit.
Rodolfe en cet instant prend Mathilde pour femme :
Qui répare, se dit coupable dans son âme ;
Si le crime était faux, s'il n'était assuré,
Lui rendrait-il l'honneur ? L'aurait-il réparé ?

1080

FRÉDÉRIC

Il épouse Mathilde ? Et c'est ce qu'il demande ;
Il épouse Mathilde ? Ah ! Que sa joie est grande !

1085

LÉOPOLDE

Ce qu'a su tout Maastricht, quoi donc ? L'ignorez-vous ?

FRÉDÉRIC

Ces effets sont si prompts, bien que connus de tous,
Qu'étant allé mettre ordre aux portes de la Ville
J'ai de vous seul appris la prison de Rutile.
Rodolfe est marié ?

1090

LÉOPOLDE

Déjà même au festin.

FRÉDÉRIC

Que je m'estime heureux, par son propre destin !
Si le mien est cruel, l'autre me plaît de sorte
Qu'il n'est point de douleur que ce plaisir n'emporte :
Ciel ! Je suivrai content ce que vous résoudrez.

1095

LÉOPOLDE

Allons donc.

FRÉDÉRIC

À la mort ; partout où vous voudrez.

SCÈNE II

FERDINAND

Que vois-je ? Frédéric, que Léopoldé emmène ?

Quoi ? Rodolfe triomphe, et laisse l'autre en peine ?
Dans le luxe et la joie il nage maintenant ; 1100
Et l'on tient d'autre part saisi son Lieutenant ?
L'un souffre les tourments que l'autre dût attendre ?
Quels caprices du sort ? Qui pourrait les comprendre ?
CHARLES, par des effets qui trompent le plus fin,
Semble confondre tout, avecque le destin ; 1105
De même qu'un éclair, qui luit pour disparaître,
Sa Justice menace, et puis épargne un traître.
Qu'ai-je dit ? Il l'épargne ? En souffrant cette loi
Nous croirons que c'est peu pour Mathilde et pour moi ;
Mais il le récompense, et la lui donne encore ; 1110
Mais Mathilde est le prix du crime qu'elle abhorre :
Contre mes intérêts éloquent et trop fort
Enfin je l'ai portée à l'hymen, à ma mort :
Je l'aime sans espoir, lorsqu'Albert la possède ;
Quand je puis l'espérer, je la donne et la cède ; 1115
Et telle est la rigueur de mon sort amoureux,
Que ma foi, mon malheur fait partout des heureux.
Mais c'est trop contre moi faire le magnanime ;
Soyons-le à d'autres coups, et punissons le crime ;
Ayant sacrifié MATHILDE à son honneur, 1120
Sacrifions au mien un traître, un suborneur ;
Allons chercher Rodolfe ; et d'une main armée
Vengeons ensemble Albert, et l'Amant, et l'aimée ;
Par un coup généreux, et du Ciel ordonné,
Ôtons-lui ce trésor, que nous avons donné ; 1125
Ayant sauvé par là l'honneur d'une Maîtresse,
Sauvons-la, par ce coup, d'une main qui l'opprime ;
Justifions le Ciel, et nous, par son trépas,
En faisant qu'il l'épouse, et n'en jouisse pas.
Qu'il meure donc ; l'honneur, le Ciel me le commande : 1130
Allons verser son sang ; Albert, me le demande ;
Allons, pour contenter son Ombre ; et mes désirs,

Immoler sa Victime au milieu des plaisirs ;
Sauvons, sauvons Mathilde ; allons, l'heure nous presse.

SCÈNE III

Dionée, Ferdinand.

DIONÉE

Oui, venez, sauvez-la ; vers vous elle m'adresse : 1135
Elle attend et demande encor votre secours.

FERDINAND

Il est prêt, Dionée ; il est juste ; et j'y cours :
Son honneur est sauvé ; sauvons donc mon estime ;
Ce sacrifice attend la dernière victime ;
Par la mort de Rodolfe il doit être achevé ; * 1140
Le coup en est tout prêt, et j'ai le bras levé ;
Mon coeur, avant le fer, dedans son sang se noie ;
Il ne jouira pas, le traître, de sa proie ;
L'honneur la lui céda ; qu'il la rende à l'honneur :
Va reprendre, mon bras, ce que j'ôte à mon coeur ; 1145
Suivons contre un devoir, un devoir nécessaire ;
Retirons-la des mains d'un violent Corsaire.
N'est-ce pas le secours que de nous elle attend ?

DIONÉE

Non ; un plus difficile, et tout autre pourtant,
À son dernier essai doit élever votre âme ; 1150
Puisque c'est pour Rodolfe, et contre votre flamme.

FERDINAND

Quoi ? Pour Rodolfe ? Au point de le priver du jour ?
Que reste-t-il à faire encore à mon amour ?

DIONÉE

Beaucoup plus que n'a fait toute votre constance ;
Puisqu'il faut contre vous prêter votre assistance.

1155

FERDINAND

Contre moi ? Parle donc ; j'y suis accoutumé :
Que veut-elle d'un cœur à demi consumé ?
Faut-il, pour contenter mon sort, et son envie,
Perdre aux yeux de Rodolfe et l'amour et la vie ?
Allons, mon désespoir, montrons par cet effort
Que rien n'a déclaré mon amour que la mort.

1160

DIONÉE

Cet effort trop cruel lui viendrait dire
Ce qu'elle a reconnu, qu'elle sait, qu'elle admire.

FERDINAND

Elle sait mon amour ? Qu'ai-je fait ? Malheureux,
Pour perdre ainsi le fruit de mes soins amoureux ?
Quoi ? Ma flamme et ma foi par là ruinées ?
Quoi ? Je perds en un jour les maux de six années ?
Tant de muets tourments, tant de vœux, de respects
Perdront donc leur mérite, et deviendront suspects ?
Ah ! Charles ! De tous points vous conspirez ma perte ;
Vous connûtes ma flamme, et l'avez découverte :
Mathilde la sait donc ? Elle sait mon ennui ?

1165

1170

On a trahi mon coeur ? C'est Charles, oui, c'est lui.

DIONÉE

Non, ce n'est pas le Prince.

FERDINAND

Et qui donc ? Dionée :

1175

Par qui fut mon amour connue ou soupçonnée ?

Qui fit lire Mathilde en mes intentions ?

DIONÉE

C'est moi-même, c'est vous, ce sont vos actions ;

Par elles, elle a vu combien elle est aimée ;

Et je l'ai sur ce point moi-même confirmée ;

1180

Elle sait votre amour, en admire l'excès ;

Pouviez-vous en attendre un plus heureux succès ?

FERDINAND

Quoi qu'elle ait pu connaître, ah ! Tu devais te taire :

Ai-je fait action, qui ne fût un mystère ?

Action, qui ne fût, pour cacher mon tourment,

1185

Et contraire à l'amour, et contraire à l'Amant ?

Réparons ton erreur, allons perdre la vie ;

Comme mon désespoir, ta faute m'y convie :

Sans perdre, à t'accuser, le temps de mon trépas,

Ma plainte est en ma main.

1190

DIONÉE

Ne désespérez pas.

FERDINAND

Pour conserver Mathilde, et pour sa délivrance,
Puis-je ailleurs qu'en mon bras trouver de l'espérance ?

DIONÉE

Ah ! Si vous m'écoutez...

FERDINAND

Parle ; n'est-elle pas ?...

1195

DIONÉE

Oui, femme de Rodolfe.

FERDINAND

Et déjà dans ses bras ?

DIONÉE

Non ; elle en est tirée, et n'y doit jamais être ;
Et le Ciel la conserve, en dépit de ce traître ;
La faveur n'a rien pu contre une telle loi.

1200

FERDINAND

Ô Dieu ! Que me dis-tu ?

DIONÉE

Beaucoup : écoutez-moi.
Sorti du lieu sacré, de la cérémonie
Sur un si grand hymen ordonnée et finie,

Charles voulant ce jour tout conduire à sa fin 1205
 Avait déjà quitté la table et le festin :
 Son soin agit par tout ; les Dames conviées
 Sont avecque Mathilde en la salle envoyées ;
 Tandis qu'avec Rodolfe il va faire apprêter
 La Pièce qu'au Théâtre on doit représenter. 1210
 Déjà dedans la salle en attente laissées,
 Et sur des échafauds superbement placées,
 Les Dames témoignaient un désir curieux
 De prêter aux Acteurs et l'oreille et les yeux.
 Le Prince revenu voyant ce grand silence, 1215
 Leurs esprits suspendus, leurs désirs en balance,
 Immobile, rêveur, et quelque peu confus :
 Tout est prêt, sus, dit-il, mon coeur, ne tardons plus.
 Il se lève, il fait signe : on ouvre le Théâtre.
 On voit sur le devant un grand tapis s'abattre ; 1220
 De flambeaux éclairants les deux côtés bordés ;
 Deux hommes au milieu ; dont l'un, les yeux bandés,
 Tête nue, à genoux, le col sous une lame,
 Allait dans un moment rendre le sang et l'âme :
 L'autre pour un tel coup tirant le coutelas 1225
 N'attend que le final, que Charles ne fait pas.
 Ce spectacle nous tient dans une peine extrême
 Frédégonde s'écrie, et Mathilde de même.

FERDINAND

Ô faiblesse de femme ! Ô spectacle imposteur !
 Pourquoi doncque ces cris ? Pour sauver un Acteur ? 1230
 Quel soin !

DIONÉE

C'était Rodolfe, oui, Rodolfe en personne.

FERDINAND

Ah ! Ce discours enfin me surprend et m'étonne :
C'était Rodolfe ? Ô Ciel !

DIONÉE

Tout ce pompeux apprêt 1235
S'était fait pour sa mort, et pour ce grand Arrêt.

FERDINAND

Rodolfe ? Dans la pompe, au point d'une conquête ?

DIONÉE

À qui le bourreau prêt devait trancher la tête.

FERDINAND

Quel revers de fortune ! Étrange changement !
Quel esprit eût conçu ce divin JUGEMENT ! 1240
Charles, que ta Justice est haute et merveilleuse !
Que Rodolfe la trouve obscure et périlleuse !
Dans son juste malheur je le plains, et son sort ;
Que ce coup est fatal ! Mais enfin est-il mort ?

DIONÉE

Comme l'on attendait encore pour le reste 1245
L'ordre dernier du Prince et ce signe funeste ;
Des Dames assiégé, battu de leurs accents,
Et forcé du combat qu'il souffrait dans ses sens,
Charles sur leurs transports, dans une peine égale,
Échappant à leurs cris, échappant de la salle, 1250
Sans avoir fait ce signe au Théâtre attendu ;

Laisse l'Acte à remplir, et l'effet suspendu.
 Ces Dames sans respect le suivent, et le pressent ;
 Dans un trouble si grand tous parlent, s'intéressent ;
 Et Mathilde en passant m'a dit pour tout discours : 1255
 Va, cherche Ferdinand, qu'il vienne à mon secours ;
 J'ai besoin de son coeur et de son assistance :
 Elle coule à ces mots, et me quitte, et s'avance.
 Tandis j'ai pris ce temps, m'efforçant de sortir,
 Pour vous chercher partout, et vous en avertir ; 1260
 Mais plus pour vous donner un reste d'espérance.

FERDINAND

Ou plutôt pour accroître encore ma souffrance.
 Mathilde attends mon aide, elle implore ma foi ;
 Mais pour qui ? Pour Rodolfe, et même contre moi :
 N'importe ; obéissons ; et malgré mon envie ; 1265
 Prêt de verser son sang, allons sauver sa vie ;
 Une seconde fois remettons de ma main
 Un poignard dans mon coeur, et Rodolfe en son sein ;
 Pour le tirer du gouffre, allons au précipice ;
 Combattre en sa faveur Charles, et sa Justice ; 1270
 Porter contre le Ciel, contre un si juste Arrêt,
 Contre mes propres vœux d'un traître l'intérêt :
 Allons, mon coeur, allons ; Mathilde nous appelle ;
 Ne faisons rien pour nous, mais faisons tout pour elle.

SCÈNE IV

Mathilde, Dionée.

MATHILDE

Charles est échappé ; tous nos efforts sont vains ; 1275

Et le seul Cabinet l'a sauvé de nos mains ;
Sa chambre n'ayant pu lui servir de retraite,
Il nous a dans ce lieu sa présence soustraite :
Sa fuite a contre nous cet asile trouvé.

DIONÉE

Mais Rodolfe, Madame, est-il mort, ou sauvé ?

1280

MATHILDE

Il n'est ni l'un ni l'autre ; et les pleurs de sa Mère
Suspendent le supplice, et font qu'on le diffère :
Elle n'a su du Prince obtenir quelque temps,
Que pour lui révéler des secrets importants,
Qui regardent l'État, dit-elle, et sa personne,
L'intérêt de Rodolfe, et sa propre Couronne.
Ah ! Quel secret retarde un trépas préparé,
Qui peut n'arriver point, comme il est différé ?
Quoique Charles pour lors n'ait pas voulu l'entendre,
Que lui doit-elle dire ? Et moi, que dois-je attendre ?
Que de trouble accompagne un si grand JUGEMENT !
Nulle fin ne répond à son commandement,
D'Albert, de mon honneur poursuivant la vengeance ;
Comme si contre eux deux j'étais d'intelligence ;
Pour mon honneur, dit-on pour fin de mes travaux,
Il me faut épouser l'auteur de tous mes maux ;
Et quoique je résiste, et quoique je réclame,
Un pouvoir souverain me force et rend sa femme :
À peine ai-je loisir de plaindre mon malheur,
Que l'on le sacrifie à ma juste douleur ;
Sur un pompeux Théâtre, au milieu de la joie,
Celui qui m'a tout pris devient enfin ma proie ;
Et le Prince et le Ciel portent de mêmes coups
Sur l'Amant, l'Assassin, le Voleur, et l'Époux :

1285

1290

1295

1300

Par tant de changements j'admire leur Justice ; 1305
 Quand le destin se change encor dans le supplice ;
 Et veut faire échapper par un tel changement
 Le Mari, le Voleur, l'Assassin, et l'Amant.
 Si c'est pour cet effet que le destin balance ;
 Charles peut oublier Albert, la violence, 1310
 Mon déshonneur, son sang, mon outrage, et sa mort ;
 Différer le supplice, et suspendre le sort ;
 Porter, par un surcroît d'une faveur suprême,
 L'Assassin, le Voleur jusqu'en son trône même :
 Mais, l'eût-il couronné pour être mon Époux ; 1315
 C'est une qualité qu'il n'aura pas de nous :
 Non, ne crains point, Albert, qu'à ton rang il succède ;
 Sa mort te doit venger, comme elle est mon remède.

DIONÉE

Sa mort ? Que dites-vous ? Madame ; ou qu'ai-je fait ?
 J'ai prié Ferdinand d'empêcher cet effet ; 1320
 Il va de votre part, pour dernière assistance,
 Prier pour lui le Prince, implorer sa clémence.

MATHILDE

Quoi ? Pour me conserver Rodolfe pour Époux ?

DIONÉE

C'est ce que je croyais ; et qu'il fera pour vous.

MATHILDE

Mais contre moi plutôt : hélas ! Que vas-tu faire ? 1325
 Me perdre en m'obligeant, trop pieux Adversaire :
 J'avais contre Rodolfe à toi-même recours ;

Quelle erreur ! Contre moi tu lui prêtes secours.
Prévenons sa franchise, et cette erreur secrète ;
Allons le détromper.

1330

DIONÉE

Quelle faute ai-je faite.

ACTE V

SCÈNE I

Charles, Frédégonde, Ferdinand, Léopolde.

CHARLES

Me suivrez-vous partout ? Ah ! Que mal à propos
Vous redoublez ma peine, et troublez mon repos !
Quel Héros n'eut ployé dessous ma destinée ?
Voici de mes labeurs la plus grande journée :
Laissez-moi soupirer, ou respirer du moins,
Exhaler ma douleur, sans trouble et sans témoins :
Vous plaiguez votre perte ; et la mienne est plus grande :
Vous demandez Rodolfe ; et je me le demande.

1335

FRÉDÉGONDE

Rendez-le à votre amour, Seigneur, rendez-le nous ;
Las ! Je demande un Fils.

1340

FERDINAND

Et Mathilde un Époux,
Elle l'a de vos mains ; lui faut-il vous le rendre ?
Ne l'avez-vous pas donné, qu'afin de le reprendre ?
Seigneur, s'il l'offensa par ses crimes passés,

1345

Le titre de Mari les a tous effacés,
D'implacables Ennemis, et de Veuve oppressée
Elle est de son destin Compagne intéressée ;
Ce titre de Mari désarme son courroux :
Rodolfe fut coupable, et non pas son Époux ;
Par cette qualité, quoique mal assortie,
Il n'est plus Criminel, ni Mathilde Partie.

1350

CHARLES

Je suis leur Juge encor ; tout grand, tout favori,
Le punirai Rodolfe, et non pas son Mari.

FRÉDÉGONDE

Ainsi que leur fortune à présent est unie,
On ne le peut punir qu'elle ne soit punie ;
Voulez-vous violer vous-même votre Arrêt ?
Le venger au-delà de son propre intérêt ?

1355

CHARLES

Que deviendrait le mien, ma Justice, et ma gloire ?
Oubliez-vous Albert ? Il est dans ma mémoire.

1360

FERDINAND

Il est dedans son coeur, il est dedans le mien.

FRÉDÉGONDE

Rodolfe, comme Époux, doit être dans le sien :
Trop pitoyable à l'un, à l'autre trop cruelle ;
S'il lui faut offenser l'union mutuelle ;
Peut-elle sans horreur, par un mortel effort,
Sur un vivant mari venger un mari mort ?

1365

CHARLES

On lui fait prendre trop l'intérêt d'un Infâme.

FRÉDÉGONDE

Quel plus fort intérêt touche une honnête femme,
Qui voit jointe sa honte à celle d'un Époux ?
Infâme ? Ô nom honteux ! Quoi ? Tel le rendrez-vous ?

1370

(Léopolde y va.)

CHARLES

Tel, tel il s'est rendu lui-même par ses crimes ;
Et tel il rend encor mes rigueurs légitimes ;
Tel il offense trop un coeur qui l'honora ;
Tel je dois le punir, tel enfin il mourra.
Qu'on le dépêche : allez, Léopolde, et sur l'heure ;
De même Frédéric, que l'un et l'autre meure.

1375

(Elle lui présente deux billets.)

FRÉDÉGONDE

Qu'il meure ? Hélas ! Mon Fils ? Mais qu'est ce que j'attends ?
Dirai-je plus ? Disons, ah ! Parlons ; il est temps :
Mais je ne puis.
Lisez sa fortune, et la nôtre.

1380

CHARLES

Je cesse d'être mère ; et ce fils est le vôtre.
Et ce fils est le mien ?

FRÉDÉGONDE

Oui, le vôtre, Seigneur ;
Ou pour mieux m'expliquer, c'est le Fils de ma Soeur ;
D'une rare Beauté ; dont votre âme charmée 1385
En aime encor la cendre au Tombeau renfermée ;
D'un Astre de la Cour, à vos yeux éclipsé ;
Et qui, comme un éclair, en brillant a passé.

CHARLES

Ah ! Cet éclair, sortant d'une mortelle nue ;
Fait tonner dans mon coeur, frappe encore ma vue. 1390
Qu'ai-je appris d'un billet ? Mais lisons le second.
Je meurs : consolez-vous : mon trépas est second.
ÉRYTRÉE.

FRÉDÉGONDE

En mourant, deux jours après sa couche,
Elle écrivit ce mot. 1395

CHARLES

Ah ! Que ce mot me touche !

FRÉDÉGONDE

Pour cacher donc sa faute, ainsi que votre amour,
Et sauver son honneur, elle quitta la Cour :
Je la retire aux champs ; où, soeur officieuse,
Que son mal, que ma foi rendit ingénieuse, 1400
Je feignis d'être grosse ; ensuite mon Époux,
Par les guerres depuis attaché près de vous,
Se crut père d'un fils né pendant son absence ;

Fils pourtant de ma Soeur : et voilà sa naissance :
Doux fruit de votre amour, seul fruit de ses appas :
Quoi ? La Nature en vous ne le dit-elle pas.
Le sang n'entend-il point sa voix forte et secrète ?
Votre coeur est-il sourd ? Serait-elle muette ?

1405

CHARLES

Quoi Rodolfe est mon Fils ? Ô Dieu ! Qu'ai-je entendu ?

FRÉDÉGONDE

La Nature, qui parle, et qui vous l'a rendu ;
Par écrit, par ma voix sa Mère la réclame :
Croyez-moi ; croyez-la, lorsqu'elle se diffame ;
Souffrez ce Fils, souffrez mon fidèle rapport ;
J'aime mieux en rougir, que rougir de sa mort.

1410

CHARLES

Pourquoi songer si tard à sa reconnaissance ?
Lui cacher, comme à moi, son rang et sa naissance ?

1415

FRÉDÉGONDE

Pour ne point donner lieu d'ombrage à mon Époux,
Que le vent de ce change eût pu rendre jaloux ;
Qui vit avant sa mort, de gloire couronnée
Ce Rodolfe en faveur commencer ses années ;
Et ces mêmes grandeurs où votre amour l'a mis,
Le caressant en Père, ont caché votre Fils :
Comblé de vos faveurs, redoutable en puissance,
Il vint par la fortune aux droits de sa naissance :
Pourquoi, l'ayant celé par honte et par mes soins,
Le dire votre Fils ? Que paraissait-il moins ?

1420

1425

Mais hélas ! Par sa mort, sur quoi que je me fonde,
Que paraîtra-t-il moins aux yeux de tout le Monde ?
Si sans l'avoir connu, vous l'avez élevé ;
Le perdrez-vous ainsi, quand vous l'avez trouvé ? 1430
Voilà ce grand secret, cet important mystère,
Où je rends pour ma Soeur ce Rodolfe à son Père :
Il est temps de le suivre, au moins s'il m'est permis,
Ou pour aller pleurer, et voir mourir son Fils ;
Ou pour me consoler, et voir sauver le vôtre. 1435

SCÈNE II

Charles, Ferdinand.

CHARLES

Le mien ? Parle, mon sang ; quoi, mon coeur, est-il nôtre ?
Mais pourrais-je en douter ; plus fortes que tous
Mes propres actions le disent comme vous ?
Ici tout se rapporte, et le temps, et son âge,
Et son front, et ses yeux ; en faut-il davantage ? 1440
Outre que mon amour le semble déclarer,
Le Ciel même, le Ciel me le vient inspirer :
Mais en méchancetés le figurant insigne,
S'il dit qu'il est mon Fils, il l'en dit être indigne :
Le destin a regret de me le présenter, 1445
Puisqu'au point qu'il le donne il me le vient ôter ;
Il condamne sa tête, il proscriit sa personne ;
C'est moins à mes États qu'à la mort qu'il le donne :
Quoi ? Rodolfe à la mort ? Quoi ? Mon Fils au trépas ?
Ma bouche, parle mieux ; non non, il ne l'est pas : 1450
Mais quand il le serait, et qu'en faveur d'un Traître
Ma douleur ma pitié me le feraient connaître ;
Quand par un sentiment naturel et secret

Je l'aurais avoué moi-même en ce regret ;
Quand l'amour, quand mon coeur le rendrait manifeste : 1455
Je refuse, Nature, un présent si funeste ;
Ce fruit est trop amer que tu me viens offrir,
Je le cède à la Mort, et ne le puis souffrir.
Qu'elle le prenne donc.

SCÈNE III

Mathilde, Dionée, Charles, Ferdinand.

MATHILDE

Arrêtons, Dionée ; 1460
Je n'ose l'aborder, tant je reste étonnée :
Rodolfe est fils du Duc ? Frédégonde le dit :
Quel secret ! Mais oyons.

DIONÉE

Le Prince est interdit.

FERDINAND

Vous pouvez refuser ce don de la Nature : 1465
Mais l'ôter à Mathilde est lui faire une injure,
La Mort aurait un bien ; que vous avez donné ?

CHARLES

L'offrant à l'une, il fut à l'autre destiné :
À toutes deux par droit je le donne en victime ;
Pour l'honneur à Mathilde ; à la mort, pour le crime. 1470

FERDINAND

Regardez-le, Seigneur, d'un oeil un peu plus doux,
Ou comme votre Fils, ou comme son Époux.

CHARLES

Comme traître et méchant, mon coeur le considère,
Mais indigne par là d'être Fils d'un tel Père :
Comme assassin d'Albert, dans le vice nourri ;
Mais indigne par là d'être aussi son Mari.

1475

FERDINAND

Quoi qu'il ait fait, Seigneur, quoi qui le déshonore,
C'est toujours son Époux, c'est votre Fils encore :
Et la main d'un bourreau fait rejaillir son sang
Jusques sur votre trône, et ternit votre rang :
Regardez-vous, Seigneur, et non pas sa personne ;
Ne lui pardonnez point, mais à votre Couronne :
Contre un Prince si grand les lois parlent en vain ;
On respecte une mort qui touche au Souverain :
Mathilde par l'hymen voit sa perte remplie ;
Un Prince l'épousant, la Justice accomplit
A fait la récompense, et la punition.

1480

1485

CHARLES

Et prend son dernier poids de mon intention :
Mathilde cède au sort, et je prends sa défense ;
Elle serait le prix du crime qui l'offense :
Non ; son honneur consiste, Arrêt, et peine, et fruit
En Rodolfe épousé, mais Rodolfe détruit.

1490

MATHILDE

C'est comme mon honneur, comme Albert le demande,
 Comme on peut réparer une injure si grande ;
 Ôtez ce nom d'Époux, il ne le fut jamais, 1495
 Sans mon consentement, et contre mes souhaits ;
 Et Prince, et Fils, il m'est horrible, épouvantable :
 Cet hymen à tous deux n'est nullement sortable ;
 Le tenez-vous pour Fils ? Je suis trop au-dessous ;
 Et l'Assassin d'Albert est indigne de nous : 1500
 Aussi je désavoue, et mon coeur en soupire,
 Tout ce qu'en sa faveur Ferdinand a pu dire.

FERDINAND

Quoi ? Madame.

MATHILDE

Je sais qu'un faux commandement
 Vous a, pour me servir, donné ce mouvement ; 1505
 L'intention fut juste, et la mienne déçue :
 J'attends de cette erreur une contraire issue.
 Oui, Seigneur, oui, j'attends de votre intégrité
 Ce grand trait de justice et de sévérité :
 Contre son Favori j'arme un Prince qui l'aime ; 1510
 C'est trop peu, j'arme un Père, et contre son Fils même.
 Il est vrai qu'au plus fort de mon juste courroux
 La pitié me saisit lorsque je pense à vous ;
 L'état où l'on vous voit, où je me vois réduite,
 M'ordonne et me défend la voix, et ma poursuite ; 1515
 C'est un Père, qui venge ; un Fils, qu'il doit punir ;
 Je demande sa mort, et n'ose l'obtenir ;
 La demandant au Père, il me ferme la bouche :
 Ne venger pas Albert ? Perdre un Fils qui vous touche ?

Seigneur, pour accorder mon respect et ma foi ; 1520
Punissez et vengez l'un et l'autre sur moi ;
Empêchez par ma mort, où gît mon allégeance,
Ce crime de pitié, ce crime de vengeance ;
Puisqu'enfin je ne fais que de coupables vœux,
Ma mort satisfera pour moi, pour vous, pour eux. 1525

CHARLES

Vous êtes innocente, et je serais coupable ;
Faut-il perdre le fruit d'un Arrêt équitable ?
Vous, celui d'apaiser Albert et le venger ?
Moi, de punir le crime, et de vous soulager ?
Pour punir deux traits noirs de violence extrême, 1530
Faisons faisons agir la violence même :
Rodolfe ayant payé de ses biens, de sa foi,
Est quitte envers l'honneur ; mais il doit à la loi ;
Le tort est réparé, non le crime et le vice ;
L'honneur est satisfait, et non pas ma Justice ; 1535
Le JUGEMENT rendu, non pas tout achevé ;
Et l'exemple se perd, si Rodolfe est sauvé ;
Sa mort seule remplit ce fatal Hyménée,
Et sa tête pour dot à Mathilde est donnée ;
Ce mariage horrible, en tout défectueux, 1540
Devient par son trépas et juste et fructueux :
S'il vit ; je suis Tyran ; Mathilde est oppressée :
S'il meurt ; je suis bon Prince ; elle est récompensée.
Oui, oui ; qu'il meure donc, ce Rodolfe insolent,
Et comme un Assassin, et comme un violent : 1545
Enfin pour me punir moi-même en sa misère,
De regret de sa mort, de regret d'être Père,
Et juste démolir ce qu'injuste je fis ;
Qu'il meure, le Coupable, encor comme mon Fils.
Comme mon Fils ? Qu'il meure ? Ah ! Barbare, que dis-je ? 1550

Père dénaturé, veux-tu faire un prodige ?
Non ; tu dois le sauver : non, tu dois le punir ;
Fais-en un grand exemple aux siècles à venir :
Oui, qu'il meure.

SCÈNE IV

Léopolde, Charles, Ferdinand, Mathilde.

LÉOPOLDE

Il est mort, et la Parque sévère
Vient de ravir Rodolfe.

1555

CHARLES

Et va ravir son Père.

LÉOPOLDE

Son Père ?

FERDINAND

C'est lui-même, il est tel reconnu ;
Vois jusqu'où, sans sa mort, Rodolfe était venu.

1560

LÉOPOLDE

Je le sais : mais pensant divulguer ce mystère,
Puisqu'on le sait aussi, je n'ai plus qu'à me taire.

CHARLES

Il est mort ? Je le perds lorsque je l'ai trouvé ;

Un jour me donne un Fils, un jour m'en a privé :
Nature, c'est trop peu, n'attends pas que je pleure ; 1565
Si mon sang est versé, faut-il pas que je meure ?
Parle, pour me tuer achève ce rapport ;
Dis, Léopolde, dis...

LÉOPOLDE

C'est tout dire ; il est mort :
Mais il est mort, Seigneur, avec une constance, 1570
Qui des coeurs et des yeux de toute l'assistance
A fait comme ondoyer, à grands vents, à grands flots,
Une mer de soupirs, de pleurs, et de sanglots :
Il est vrai qu'une perte à la sienne mêlée :
La mort de Frédéric a son âme ébranlée ? 1575
M'est ce peu de mourir, et mourir dans Maastricht ?
Quoi ? L'on me joint, dit-il, encore Frédéric ?
Est-ce ici, cher Cousin, le fameux champ de gloire
Qui devait élever nos noms à la mémoire ?
Compagnon de ma vie, aujourd'hui de ma mort, 1580
Est-ce où te destinait ma faveur et mon sort ?
D'une grandeur extrême est-ce ici le théâtre ?
On les voit d'amitié l'un et l'autre combattre,
Et comme à quelque honneur l'un par l'autre invité
Se disputer la mort avec civilité ; 1585
Tous deux ont de l'ardeur, et de la déférence :
Rodolfe le plus jeune, en cette occurrence,
Aussi ferme de coeur, mais plus prompt, comme tel
Passe et va le premier dessous le coup mortel ;
Sa qualité, son rang, contre le droit d'aïnesse, 1590
De ce triste avantage honorant sa jeunesse.
Cependant Frédégonde arrivée en ce lieu,
Pour le baiser dernier, pour le dernier adieu
Dans ses larmes mêlant ce qu'un coeur a de tendre

Tient Rodolfe embrassé, me conjure d'attendre ; 1595
 Et par pleurs sur mon ordre obtenant un moment,
 L'entretient en secret, devant moi seulement,
 Lui révèle en deux mots son rang et sa naissance,
 Et tout ce dont vous-même avez connaissance.
 Rodolfe n'en paraît étonné ni confus ; 1600
 Moi, je reste interdit, si jamais je le fus ;
 Un tel sang à verser me rend presque immobile :
 Mais ce temps écoulé ne fut pas inutile :
 Frédéric prévenant un semblable débat,
 Offre au Bourreau sa tête ; et d'un coup il l'abat. 1605

MATHILDE

Cet Assassin d'Albert meurt pour le satisfaire ;
 Mais voyons suivre, honneur, ton mortel Adversaire.

CHARLES

Termine en peu de mots sa vie, et ma langueur ;
 Qu'un fer frappe sa tête, et ta langue mon coeur ;
 Parle, achève. 1610

LÉOPOLDE

Immobile en cette charge expresse
 J'attends un nouvel ordre, et le premier me presse.
 Rodolfe sans frayeur retournant sur ses pas ;
 Au moins, j'irai, dit-il, bien plus noble au trépas ;
 Rejoignons Frédéric, c'est trop le faire attendre : 1615
 Mais comme il voit son corps que l'on venait d'étendre :
 D'un coeur ému, surpris, et non pas en défaut ;
 Il m'attend en effet, dit-il ; mais c'est là-haut :
 Allons donc l'y rejoindre, et trop honteux de vivre
 Ayons, même en la mort, cette honte de suivre. 1620

Puis s'adressant à moi, non sans quelques soupirs ;
Pour testament de mort, et pour derniers désirs,
Vous puis-je, poursuit-il, obliger à deux choses
Dans qui mes volontés seront toutes encloses ?
Je l'invite aussitôt à parler librement, 1625
Mais à parler en Prince, avec commandement.
Au contraire, dit-il, portez cette prière
À Charles, Mon Seigneur ; (puis tout bas ; et mon Père ;)
De crainte que ma honte augmente ses ennuis,
D'oublier ma naissance, et ce que je lui suis. 1630

CHARLES

Ah ! Comment l'oublier ? Si même dans mon âme
La Nature l'imprime avec un trait de flamme ?
Ah ! Comment l'oublier ? Si même dans mon coeur
Avec un trait de fer l'imprime ma rigueur ?
Triste rigueur, qu'en vain la Justice console ! 1635
Ô Ciel ! Mais continue ; il m'ôte la parole.

LÉOPOLDE

Il la rend à Rodolfe : et quant à l'autre point,
Oyez la vérité, dit-il, qu'on ne sait point :
Mathilde est toute pure, et son honneur sans tache :
Dites-lui ce qu'il faut que tout le monde sache, 1640
Que le crime ne fut que dans ma volonté ;
J'en jure par mon sang, trop longtemps arrêté :
D'ardeur de le verser, il s'avance, il s'apprête ;
Et le fer qui l'attend lui fait voler la tête ;
Qui cherche en bondissant et faisant plus d'un saut 1645
Celle de Frédéric au bout de l'échafaud,
Pour se joindre en la mort aussi bien qu'en la vie,
Voilà de quels effets leur amour fut suivie.
Pour votre honneur sauvé, Madame, il est constant,

Frédéric étant pris m'en avait dit autant.

1650

MATHILDE

Dedans le sang d'un Prince, Hélas ! Je suis lavée :
Par où vous le perdez, ma pudeur est sauvée,
Seigneur, qu'elle vous coûte, et qu'elle m'a coûtée !

CHARLES

Pour montrer ma Justice, et votre honnêteté.

FERDINAND

Donc Mathilde est sans tache ? Ô Ciel ! Ô Providence !
Des ténèbres tu mets sa gloire en évidence :
Sans force, évanouie, en un si grand besoin
Le Ciel la conserva, le Ciel en prit le soin
Sauver sa pureté, la rendre manifeste
C'est un don, c'est un trait de la faveur céleste.
Achevez-la, Seigneur, et vous joignant aux Cieux,
Qui semblent réserver un don si précieux
Donnez à mon amour qu'ils vous ont fait connaître
Ce que le Ciel me doit, ma Maîtresse, et mon Maître.

1655

1660

MATHILDE

Je dois tout en effet à ses soins diligents,
Et jamais reconnus, et toujours obligeants,
Juste aveu ! Mais faut-il, raison que je révère,
Être ingrate, de peur de n'être pas sévère ?
Oui, ces discours, honneur, ne sont pas de saison.

1665

FERDINAND

Le Ciel me fait parler, l'honneur et la raison :

1670

Le temps peut mettre tout dedans la bienséance.
Seigneur par mes respects, et par ma patience...

CHARLES

Je ne vous puis ouïr : aimez-la seulement,
Et laissez-moi pleurer ce fatal JUGEMENT.

SCÈNE V

CHARLES *(seul)*

Ah ! Cruel JUGEMENT, où je perds ce que j'aime ! 1675
Ah ! Cruel JUGEMENT donné contre moi-même !
Péris, meurs à ton tour, Père dénaturé,
Sacrifier un Fils ? Ciel, tu l'as enduré ?
Et défends à ma main mon propre sacrifice ?
Ah ! Prête un coup de foudre, et rends-lui cet office. 1680
Quoi ? Le Ciel, que j'invoque, ose me refuser ?
Il m'inspira mon crime, et semble l'excuser.
Je m'accuse ; et dans moi sa voix me justifie ?
Il me déclare juste où je me nomme impie ?
Contre moi, contre un crime où puis-je avoir recours, 1685
Si le Ciel qui punit lui-même est mon secours ?
S'il flatte ma fureur, apaise ma misère ?
Ô justice ! Ô destin ! Que votre ordre est sévère !
Perdre un Fils ? Vos décrets me porter à ce point ?
Ciel ! Je l'ai fait ; j'en pleure, et ne m'en repends point. 1690